

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Journal du Cultivateur

PROCÈS DU BUREAU D'AGRICULTURE DU BAS-CANADA.

Vol. II., No. 4, MONTRÉAL, AOÛT, 1854.

FRANC DE PORT.

PRIX 25. PAR ANNEE, PAYABLE D'AVANCE.

Journal du Cultivateur.

EXPOSITION AGRICOLE ET INDUSTRIELLE PROVINCIALE, A QUÉBEC.

Nous prenons la liberté d'appeler l'attention à l'annonce du Secrétaire du Bureau d'Agriculture, qui paraît dans notre présent numéro, relativement à l'Exposition Provinciale.

Le règlement adopté par le Bureau d'Agriculture, relativement à l'entrée ou inscription des animaux vivants et autres produits à exposer, comme devant être faite avant le 10 août, a été jugé nécessaire, afin de fournir l'occasion d'avoir des listes correctes préparées pour les juges-experts, etc., avant l'ouverture de l'Exposition, comme on fait en Angleterre, dans des occasions semblables. Mais ayant remarqué combien l'attention des agriculteurs est occupée par l'élection générale qui est maintenant en progrès par toute la province, le Bureau d'Agriculture s'est déterminé à étendre le temps pour faire des inscriptions jusqu'au Vendredi, 1er de septembre. L'annonce à cet effet se trouve dans une autre colonne.

Les animaux et autres produits ne peuvent être arrangés dans leurs propres classes et sections; et aux places assignées à chacun, à moins qu'il ne soit connu quelque temps d'avance combien il en doit être amenés pour concours dans chaque classe et chaque section. Nous ne voyons pas quelle bonne raison on aurait à alléguer pour montrer de la répugnance à se conformer à ce règlement, quand la nécessité de faire les entrées de bonne heure, en une telle occasion, est si manifeste.

Les prix offerts, quoique peu considérables en eux-mêmes, sont très nombreux, se montant, en total, à £1000 ou \$4000.

Nous espérons que l'Exposition de Québec fera honneur au pays, qu'il s'y trouvera un grand concours de monde, et que tous ceux qui ont des animaux ou d'autres produits dignes d'être exposés, ne tireront pas en arrière, par la raison que les prix peuvent n'être pas assez considérables pour les dédommager du soin de mettre leurs animaux ou leurs articles dans l'état d'excellence nécessaire pour être montrés avec avantage, ou de la peine et du coût de les conduire à l'Exposition. L'Exposition proposée a pour but de fournir l'occasion d'amener en avant les meilleurs échantillons d'animaux et autres produits canadiens, et de faire voir ce que le pays est capable de produire; tout habitant du Canada devrait donc s'intéresser au succès de l'Exposition, et s'enorgueillir de ce succès, et tous ceux qui le peuvent devraient co-opérer à produire ce résultat.

L'édition de l'excellent pamphlet de M. Boa, "Sur la Conduite Générale d'une Ferme dans le Bas-Canada," étant épuisée, et plusieurs personnes s'étant adressées à nous pour en avoir des exemplaires, nous avons résolu, avec l'obligeante permission de l'auteur, de le publier, dans le *Journal du Cultivateur*. Il paraîtra dans les deux langues, le mois prochain.

Les Sociétés d'Agriculture et les particuliers qui désireront en avoir des exemplaires surnuméraires voudront bien nous en donner avis à temps.

LES RÉCOLTES.—La sécheresse longue et continue du mois dernier leur a été très défavorable. Le foin qui, au commencement du mois, semblait promettre beaucoup, ne donnera pas, d'après tout ce que nous entendons dire, une récolte moyenne. Dans les environs de Montréal, quelques récoltes d'orge sont devenues ridées; et le rapport se réduira à presque rien; tandis que du côté du sud du fleuve, les sauterelles ont causé beaucoup de dégâts, d'après ce que nous avons entendu dire. Près de Montréal, les patates ont généralement bonne mine; et les récoltes de pois et d'avoine paraissent être abondantes. Nous regrettons beaucoup que nos amis des différentes parties de la province ne nous mettent pas plus au fait de l'état des récoltes dans leurs localités. Ce ne serait qu'au moyen d'une telle correspondance qu'on pourrait se former une opinion correcte de la condition générale des récoltes. Nous invitons instamment nos lecteurs et particulièrement les Secréaires des Sociétés d'Agriculture à nous fournir, durant les mois de septembre et d'octobre, tous les renseignements qu'ils pourront se procurer sur le rendement et la qualité des récoltes; dans leurs différents districts.

La présente guerre de l'Est offre au moins une leçon qui doit instruire nos agriculteurs. Le sol de la Russie est vaste et productif; et sous un meilleur gouvernement et avec un peuple plus intelligent, il pourrait maintenir au moins cinq fois sa présente population; mais il a ce grand désavantage, qu'il est presque entièrement dépourvu de chemins, au sud et à l'ouest. Il n'y a pas de grandes

rivières, si ce n'est à l'extrémité méridionale, et il n'y en a point qui soit de première classe, excepté le Volga, qui se décharge dans une mer intérieure, la Mer Caspienne, et qui, en conséquence, ne peut pas servir aux communications avec l'Europe. De ce côté-ci, sont les exportations asiatiques consistant principalement en fourrures et en manufactures grossières pour les Asiatiques méridionaux, qui paient en soie et toiles fines.

A l'Est de cette partie, la Russie méridionale est appuyée sur la Mer Noire. La contrée est, comme la vallée du Danube, fertile en grain. Il est de la sorte connue ici sous le nom de blé de la Mer Noire, et il est remarquablement adapté au climat du Canada, qui ressemble beaucoup à celui des pays d'où nous l'importons. Odessa est, ou plutôt était l'entrepôt de ce commerce.

Mais la grande production de la Russie est dans son intérieur, c'est-à-dire, dans la Russie propre. Il n'y a de rivières que celles qui partent du centre de l'empire, et se déchargent, d'un côté, dans la Mer Noire, et de l'autre, dans la Mer Baltique, qui sont toutes deux bloquées, ou dans la Mer Blanche; à l'extrême nord, laquelle, à l'heure qu'il est, est bloquée aussi. Il n'y a pas de chemins publics, à l'exception de quelques routes militaires, très éloignées l'une de l'autre. Il n'y a qu'un chemin de fer appartenant au gouvernement, de St. Petersburg à Moscou, et il ne sert de rien aux agriculteurs. Il n'y a pas de canaux. Le pays abonde en grain, chanvre et lin, en forêts de pins inépuisables, et en bœufs que, faute d'un marché, on fait bouillir tout entiers pour le suif, qui s'exporte présentement en Angleterre principalement. Le saindoux et le suif peuvent être transportés; le bois de construction et le bœuf ne peuvent pas l'être. Par un charriage laborieux sur terre, une partie de ces articles était transportée à la Baltique, et embarquée à St. Petersburg, Revel et Riga. Le gouvernement russe, au moyen d'un système de protection si sévère, que ses importations ne vont pas à un tiers de ses exportations, et n'égale pas celles du Canada; s'est efforcé, mais en vain, d'établir des manufactures intérieures. Nulle législation ne remplacera l'habileté, les capitaux et le crédit; nulle tyrannie n'hardira des étrangers à placer des fonds pour des chemins de fer et des canaux.

Mais ce sur quoi nous désirons appeler l'attention de nos lecteurs, ce sont les moy-

ens qu'ils prennent pour rétablir le commerce. Ce peuple à demi barbare nous donne un exemple que nous devrions être fiers de suivre. Leurs ports sont bloqués; pour nous la navigation par mer et par rivières est ouverte de tous côtés: nos voies de communication sont mauvaises, mais celles des Russes le sont cent fois plus, et nous avons sur eux l'immense avantage des communications par eau et par chemins de fer. Pendant la moitié de l'année, le St. Laurent nous est ouvert, et pendant l'année entière nous pouvons exporter par les Etats-Unis, comme entrepôt.

Le moyen par lequel les Russes surmontent cette difficulté montre quelque énergie: ils vont transporter par terre à Dantzic, en Prusse, où leurs produits pourront être embarqués comme marchandises neutres. On dit qu'il a été fait des arrangemens sur un plan étendu par des marchands Prussiens, pour agir comme agens, ou acheteurs, sur la frontière.

Pour la production, les Russes ont sur les Canadiens un grand avantage, que nous espérons leur voir conserver toujours; la grande masse de la population se compose de serfs, soit de la couronne, soit des grands seigneurs, dont les revenus consistent principalement en ce qu'ils peuvent faire, au moyen d'un travail forcé, de produits ou effets exportables. Conséquemment, la production à lieu sur une grande échelle. Le travail n'est pas divisé, et dans le fait, le seigneur est le manufacturier.

Mais, en dépit de tous leurs efforts, les Russes n'ont jamais pu parvenir à fabriquer autre chose que des articles grossiers. Dans tout ce qu'il y a de fin et de haut prix, ils ne peuvent nullement entrer en concurrence avec la Prusse Polonoise, et encore bien moins avec les contrées comparativement libres de la Belgique, du nord de la France, avec le Yorkshire, Dundee, Belfast, et autres marchés à toiles bien connus, de l'ouest de l'Europe.

Ce serait calomnier la civilisation que de supposer que la chose ne pourrait pas se faire aussi bien par habileté et connaissances acquises, que par violence ou par fraude. L'ancienne manière de préparer le lin pour les fabriques de toile, dont nous osons dire que plusieurs de nos lecteurs se rappellent; était d'exposer la plante à ce qu'on appelait rouissage par rosée sur l'herbe, ou de la mettre dans des fosses faites exprès, pour qu'il y fût roui en partie. Ce procédé dé-

truisait l'adhésion entre les fibres et la substance ligneuse, et l'apprêt se faisait à la main.

Après différents procédés, tous manuels, il était filé par les femmes de la famille, qui envoyaient leurs échevaux de filasse au tisserand, qui lui-même travaillait à la main. Elles envoyaient ensuite leur toile au blanchisseur pour être blanchie. Jusqu'à une époque très récente, le blanchiment était fait presque entièrement au moyen de cendres de bois, ou par une longue exposition à l'air sur l'herbe. On était généralement dans la persuasion raisonnable, que le chlore, qui alors commençait à être employé avec d'autres réactifs chimiques, détériorait la fabrique. Ce mode simple de préparer les fabriques de toile prévalut pendant des siècles dans presque toute l'Europe. On pensait qu'il n'était pas honorable pour une fille de se marier, à moins qu'elle n'eût filé et fabriqué une quantité de toiles de toute sorte suffisante pour un ménage futur; la preuve de sa richesse en toile était regardée comme celle de son industrie et de sa frugalité. Dans la loi anglaise, jusqu'à ce jour, une fille majeure, usant de ses droits, est appelée "fileuse," (*spinster*). La coutume est très ancienne; car longtems avant l'invention d'amusemens élégants et frivoles, on présuait que toute personne du sexe non mariée se préparait à un changement dans son état.

Cette manière de préparer la fabrique a régné sur un plan étendu jusqu'à une époque que nous nous rappelons. Elle a été d'abord suivie par les industrieux manufacturiers des Pays-Bas. La toile à chemises de Hollande et la dentelle de Flandre étaient si supérieures en finesse et en fini, que quiconque le pouvait faire s'abstenait de se servir de toile fabriquée dans le pays. C'était pour des gentilshommes le temps de se distinguer, comme on le peut voir dans les portraits du commencement du dernier siècle, et particulièrement dans la coutume folle et extravagante de porter des manchettes à dentelles. En vain le gouvernement s'efforçait-il d'arrêter le mal, comme il l'appelait, par de forts droits prohibitifs. La mode et la contrebande se jouèrent de lui. Les dames voulaient avoir, à tout prix, leur dentelle, et les messieurs, leur linon. Un évêque même n'était pas à la mode, sans une paire de manches de batiste fine venue d'une fabrique étrangère.

A l'exception de quelques localités, déta-

chées, dans la Grande-Bretagne, et de quelques lisières, sur la Mer Baltique, et des montagnes de l'Europe centrale, l'Irlande paraît être le dernier pays qui ait conservé le mode primitif de manufacture sur une grande échelle; de là, la haute et méritée renommée du fil et des toiles d'Irlande blanches sur Pherbe. Les Irlandais de l'Ulster étaient dans une position favorisée par le bas prix du travail, la production de la matière brute, et la facilité pour l'exportation. Nous sommes vraiment d'avis qu'il n'y a pas de toile qui égale par la finesse et la durée celle qui est tissée à la main et blanchie sur l'herbe.

Mais les grandes découvertes du dernier demi-siècle ont opéré une révolution complète dans les anciens procédés; personne ne pourrait présentement gagner de quoi vivre en les suivant. L'ancienne fabrique peut avoir été un peu supérieure par la qualité, mais pour le bon marché, elle ne souffre pas de comparaison avec la nouvelle, depuis surtout que le coton a remplacé si considérablement la toile et la flanelle. La Grande-Bretagne est maintenant le premier pays du monde pour les fabriques textiles, quoiqu'il y ait encore d'anciens sièges de manufactures, où l'on fabrique des articles particuliers d'une qualité supérieure.

Ce que nous avons à faire ici, c'est de marcher avec le reste du monde; l'Angleterre et même les Etats-Unis, qui importent de la Russie sur un grand pied, prendront toute quantité de lin ou de chanvre que nous pourrions produire. Mais il doit être bien entendu que les anciennes manières de préparer la fibre du lin sont surannées, et que les nouvelles exigent de l'habileté et de l'argent, tandis qu'ici le fermier n'a pas, généralement parlant, assez de l'une et de l'autre pour cultiver sa terre avec avantage. Dans le nord de l'Irlande, il a été obvié, jusqu'à un certain degré, à cet inconvénient, par la formation de sociétés publiques et de bureaux du gouvernement, au moyen desquelles la culture et la manufacture sont parvenues à leur présent état de prospérité. Nous observons que des associations volontaires se joignent ensemble pour l'établissement de ce qu'on appelle (dans le pays) *rotteries*, c'est-à-dire des places ou agences, pour acheter la paille du fermier, et la préparer pour le filer, par les meilleures méthodes modernes.

La grande consommation de chanvre est celle du cordage et de la toile à voiles, dans

la marine. Le canevas en est fait ordinairement. La grosse toile à voiles est faite généralement avec ce qu'on appelle tissus d'étope, c'est-à-dire, en choisissant les fibres courtes, dans le procédé qu'on appelle sérancer, qui consiste à faire passer la fibre avec la main par une série de pointes d'acier, les plus courtes étant laissées derrière, et formant l'étope. Il n'est pas certain si en blanchissant le tissu pour toile à voiles, on l'améliore ou non; l'opinion générale est que le blanchiment l'améliore en détachant de la fabrique la matière qui commence à se décomposer, et l'empêchant de fermenter ou de rouiller.

Le chanvre est cultivé principalement dans les contrées septentrionales de l'Europe, dans les vastes plaines alluviales de l'Autriche et de la Prusse. Il est cultivé aussi sur une assez grande échelle, dans l'Europe occidentale. Nous croyons que dans la Grande-Bretagne, il n'est produit que dans les terres basses des comtés d'York et de Lincoln, où il est soumis à un haut procédé de culture, et où on le fait alterner avec d'autres récoltes. Il n'y a pas à douter qu'une très grande partie de ce pays ne soit bien adaptée à sa culture. Entre autres endroits, nous mentionnerions l'espace de terre marécageuse comparativement improductif qui se trouve à la droite et à la gauche du chemin de fer de La Chine; et il y a plusieurs espaces de terre de la même sorte qui lui conviendraient également bien, et qui pourraient à peine servir à autre chose.

Le lin est déjà cultivé ici, mais d'une manière pitoyable. Si la graine ou le tourteau d'huile étaient consommés sur la ferme, il n'épuiserait pas le sol. Comme il en est, la terre étant constamment dépouillée, il décroît misérablement, et tout étant vendu, il en résulte l'épuisement du sol.

Le lin n'exige pas une terre aussi forte que le chanvre; ses racines ne descendent pas aussi profondément. Nous n'en ayons jamais vu d'indigène, ou croissant spontanément dans ce pays. Le chanvre, au contraire, croît avec la plus grande vigueur partout où il peut s'implanter. Il est devenu une herbe nuisible, là où il devrait être un produit de valeur.

Les dernières quotations que nous ayons vues portent le prix des meilleures qualités de lin à £70 le tonneau, et celui du chanvre à £65. A ce prix, la culture de l'un ou de l'autre serait rémunérative en Canada. La valeur de l'article étant si considérable, le

mauvais état même de nos chemins serait neutralisé. Mais il faudrait un bon système de culture. Le système épuisant, c'est-à-dire celui qui consiste à tirer tout de la terre sans lui jamais rien rendre, ne réussira pas. La terre doit être tenue dans le meilleur état. Le chanvre ne fournit pas d'engrais, mais le lin en fournit par sa graine; quoique, s'il est cultivé pour être tissé, la plante doit être arrachée avant que le principe huileux se soit développé dans la semence. Le lin peut être cultivé avec profit, comme il l'est en Hollande sur un plan étendu, en considération de l'huile contenue dans ses graines, mais la chose exige un haut système d'économie rurale, et quant à présent, nous pouvons peut-être nous contenter de le cultiver pour la fibre.

The Farmer's Guide to Scientific and Practical Agriculture, &c.; c'est-à-dire, le Guide du Cultivateur dans l'Agriculture Théorique et Pratique, détaillant les travaux du cultivateur dans toute leur variété, et les adaptant aux saisons de l'année, telles qu'elles arrivent successivement. Par Henry Stephens, F. R. S. E., auteur du "Livres de la Ferme," (*The Book of the Farm*), etc., etc.; assisté par John P. Norton, M. A., Professeur d'Agriculture Scientifique, au Collège d'Yale, New-Haven. En deux volumes, avec estampes nombreuses.

New-York: Leonard, Scott et cie.

Montréal: H. Ramsay.

Toronto: A. H. Armour et cie.

Il nous serait absolument impossible de faire entrer dans nos limites quelque chose de ressemblant à une revue ou critique étendue de ce grand ouvrage de près de deux mille pages. Il est partout exécuté fidèlement, et orné d'un grand nombre d'estampes sur bois. La variété des renseignements qu'il fournit est particulièrement intéressante. C'est le livre de la famille comme le livre de la ferme.

Les principes de l'agriculture sont réellement les mêmes par tout le monde, mais toute adaption locale convenable est ajoutée dans l'Appendix Américain, par le Professeur Norton, du Collège d'Yale.

Si quelques-uns de nos amis pensaient que c'est une chose aisée que de critiquer ou passer en revue une encyclopédie, nous les priions de tenter de le faire.

L'ouvrage que nous avons sous les yeux est peut-être le dictionnaire le mieux fait qu'il y ait de tout ce qui se rattache à l'agriculture et à la science agricole. Allons

peut rien y avoir de plus clair et de plus lumineux ; et après en avoir lu une partie considérable avec la plus grande attention, nous pouvons dire qu'il comporte les recherches les plus vastes et la plus grande exactitude. Les figures sont de la meilleure sorte ; et nous pouvons en sûreté recommander l'ouvrage à ceux de nos lecteurs qui désirent acquérir la connaissance de l'agriculture scientifique et économique.

Rien ne saurait donner une meilleure idée du livre que la table suivante des matières qui y sont contenues.

Partie I.—L'Hiver.

Entretien et engraissement des Bêtes à Cornes, des Chevaux et des Porcs ; Battage et Vannage des Grains ; meilleures méthodes pour préserver, augmenter et économiser les différents Engrais ; le Temps ; occupation de la Maison ; entretien des Moutons et des Amailles avec des Navets ; traitement des Chevaux de Ferme ; comte-rendu de l'entretien des Animaux, etc. *Sous ce titre, vingt-cinq différents sujets sont discutés minutieusement et complètement.*

Partie II.—Le Printemps.

Traitement des Vaches, des Veaux et d'autres Animaux Domestiques ; Labour, etc. de la Terre ; Semaille du Blé de Printemps, des Pois, de la Vesce, de l'Avoine, de la Lucerne, du Sainfoin, de l'Orge, etc. ; Plantation des Pommes de Terre et autres Végétaux ou Légumes ; Ponte et Couvée des Oiseaux ; Sommaire des Opérations des Champs, du Temps ; le Rouleau ; le Tas de Fumier ; Agnelement des Brebis ; Cochonnement des Truies, etc. *Il y a sous ce titre vingt-six sujets.*

Partie III.—L'Été.

Semaille et Traitement subséquent du Lin, du Chanvre, du Khol Rabi, ou Chou à pied de Navet, des Choux, des Betteraves Champêtres, Carottes, Panais, de la Navette, Sarrasin, Soleil, Madia, etc. etc. ; Plantation et Culture du Houblon, du Maïs, etc. ; Compte-rendu de la Germination des Graines ; Vente des Moutons et Bêtes à Cornes Grasses, et Traitement Général des Chevaux, Bêtes à Cornes, Moutons ; Fenaison, Guéret d'Été ; Sommaire des Travaux des Champs, et du Temps ; Semaille à la Volée, avec le Semoir, etc., Claire et Drué, et à Différentes Profondeurs ; sur les Jumens Poulinières ; Traitement des Tauréaux ; Temps de Sevrer les Veaux et les Agneaux ; Entretien des Animaux avec des Plantes Fourragères, etc. *Sous ce titre il y a quarante-cinq sujets.*

Partie IV.—L'Automne.

Sur la Semaille des Navets, de la Vesce, de la Navette, du Trèfle et autres Graines de Foin ; sur la manière de Trief, Arracher, et Sécher le Houblon, le Lin et le Chanvre ; sur la Récolte des Grains et autres Récoltes généralement ; sur l'Arrachage des Patates

et autres Légumes ; Semaille du Blé d'Automne ; Rotation des Récoltes ; sur le Soins des Oiseaux de Basse-Cour ; sur l'Electro-culture et les Engrais Spéciaux ; Sommaire des Travaux des Champs, et du Temps ; Récolte du Blé-sarrasin ; Cucillette de la fleur de Soleil et du Maïs ; sur les Oiseaux Destructeurs des Récoltes de Grain, et les Animaux Destructeurs de la Volaille ; sur la Semaille de différentes Variétés de Grains ensemble, etc. *Sous ce titre il y a trente-sept sufets.*

L'ouvrage est terminé par un chapitre intitulé RÉALISATION, lequel contient trois cents pages. C'est un résumé général des sujets contenus dans les grandes divisions déjà décrites ; avec plusieurs autres observations ou suggestions utiles pour la conduite générale d'une ferme, non encore données. Parmi les sujets traités dans ce dernier chapitre sont les suivants :—

Réalisation.

Remarques sur le Climat et ses Effets ; Jugement des Terres ; Choix d'Animaux pour une Ferme ; Bâtimens de Ferme ; Enclos et Abris ; Clôture en Pierre, en Pièces de Bois et autres ; Barrières ; Egoût ; Labour dans le Sous-sol, et le Labour dans toutes ses variétés ; et de la Chaux comme Engrais ou Amendement ; Irrigation ; sur la Manière de Dompter les Chevaux, et sur leur Traitement en général ; Boucherie ; Animaux pour Croit ; Traitement des Maladies des Animaux Domestiques ; Tenue des Livres de Ferme ; Expériences, etc. *Sous ce titre il y a quarante-cinq sujets, et le livre se termine par une admirable exhortation aux jeunes cultivateurs. Comme de raison, dans un livre de 1600 pages, on ne peut se former qu'une idée imparfaite de la nature et de la variété des sujets discutés, d'après la légère esquisse donnée ici.*

Estampes.

Il n'y a pas moins de six cents Estampes répandues par l'ouvrage, toutes admirablement exécutées et représentant fidèlement toutes les variétés d'instrumens aratoires maintenant employés, avec ample texte explicatif, rendant leur utilité claire et intelligible à l'œil le moins claire-voyant ou à la main la moins expérimentée ; montrant aussi le sillon dans le bon et le mauvais labour, la manière de conduire l'ouvrage dans le champ, avec les travailleurs et les charrues, etc., qui y sont employés ; les bâtimens de ferme et les clôtures ; les insectes, et la vermine en grande variété ; infestant les animaux, les grains et les plantes : grains ou semences dans les différents procédés de germination, et leur maturité ; procédé de l'empli de l'argile dans le sol ; apprêt et semaille du froment ; manière de marquer les moutons et autres animaux ; plantation des patates ; tonte des moutons ; traitement des brebis ; opérations de la laiterie en grande variété ; construction et couverture de meules de foin, etc. ; haies et fossés ; parties composantes du froment et de cinq

autres espèces de grains ; anatomie du cheval, du bœuf, du mouton, etc., etc.

Gravures sur Acier.

Voici la liste des gravures sur acier, dessinées par les premiers artistes de la Grande-Bretagne ; le fini des planches ne pourrait être surpassé par rien de ce dont l'art pourrait se vanter.

1. Elévation Géométrique de l'Habitation.
2. Plan Horizontal de l'Habitation.
3. Voiture à deux Chevaux Attelés.
4. Etalon de Trait.
5. Truie Portante.
6. Vaches à Courtes Cornes.
7. Brebis de Leicester et Agneau.
8. Jument de Trait.
9. Moutons Gras.
10. Bœuf à Courtes Cornes.
11. Taureau à Courtes Cornes.
12. Cheval de Trait.
13. Béliet de Leicester.
14. Volaille.

Contribution par le Professeur Norton.

Afin d'américaniser l'ouvrage et de l'adapter aux besoins des agriculteurs des États-Unis, le professeur Norton, du Collège d'Yale, écrivain éminent et savant en agriculture, a donné, dans un Appendice, ou supplément à chaque partie, une revue ou notice complète de la portion Anglaise de l'ouvrage, faisant voir où et en quoi il existe une différence essentielle entre les règles à observer par les cultivateurs de ce pays et par ceux de la Grande-Bretagne, et indiquant d'une manière claire et concise, quand il est nécessaire de faire attention à ces différences, et ajoutant de lui-même une grande quantité de renseignements utiles, pour l'avantage du cultivateur américain. Sans cet Appendice l'ouvrage serait incomplet : avec cet Appendice, il semble n'y rien manquer pour en faire une parfaite *Encyclopédie de Littérature Agricole.*

SUGGESTIONS PRATIQUES CONCERNANT LA VOLAILLE.

Si les variétés d'oiseaux de grande taille, qui sont fureur présentement parmi les amateurs et les commercans, sont réellement préférables à nos oiseaux de basse-cour autrefois en vogue, c'est une question au sujet de laquelle il y a deux opinions chez ceux qui ont fait l'essai des uns et des autres. Pour ne rien dire des prix exorbitants qu'ils obtiennent quelquefois, ils pèsent très fort dans les balances du marché, ou remplissent un grand espace sur la table à dîner. Mais d'un autre côté, ils sont eux-mêmes de grands mangeurs, et sont regardés généralement comme difficiles à élever. Les poulailliers doivent être changés une fois en deux ans, sinon annuellement, et il faut prendre la peine de les remplacer, si l'on veut avoir des oiseaux forts, vigoureux et parfaits ; les poules pondront mieux et couveront plus d'œufs. Il ne faut tenir qu'un petit nombre de poules ensemble, ou dans le même poulaillier. Nous connaissons plusieurs exem-

plus où des éleveurs de volaille, dégoutés de la lenteur des poules à pondre et à couvrir, se sont déterminés à les tuer. Ils ont commencé par en réduire le nombre, qui était peut-être de 40 ou 50, jusqu'à ce qu'étant venus à n'en avoir plus qu'une demi-douzaine, ils se trouvèrent surpris de voir que chacune des poules pondait régulièrement, et qu'elles fournissaient plus d'œufs à la famille que n'avait fait le nombre entier. Quant au profit, nous doutons fort que, si toute leur nourriture a à être achetée, les œufs et les poulets produits par une race quelconque, et vendus aux prix courants du marché, paient les frais d'entretien; mais il ne s'en suit pas de là que les poules ne soient pas une source de profit sur une ferme. Elles mangent beaucoup de ce qui, autrement, serait entièrement perdu, ou gaspillé; et un petit lambeau de blé sarrasin, semé presque sans frais, et laissé sur le terrain où elles peuvent roder et manger à loisir, les tiendra aussi grasses que du beurre. Le point principal est la grande valeur de la fiente de poule; le poulaillier est le lieu où la plupart des fermiers devraient aller chercher leur guano: s'il y en a là, il sera invariablement de bonne qualité: ceux qui tireront leur guano de cette source n'auront pas à craindre qu'il ne soit contrefait, ou de mauvaise qualité. Nous doutons que des fermiers même intelligents estimassent à plus de la centième partie de la quantité et de la valeur de l'excellent engrais qui peut être fait ainsi, dans le cours d'une année. Il faut dans les poulaillers, ou bâtimens pour les poules, les canards, les oies et les dindons, plusieurs tombérées de tourbe, de fange ou de terre végétale répandues également sur la surface du plancher, et sur cette couche doit être étendue un lit mince de sable ou de gravier. Les jours de pluie, quand on peut aussi bien faire cet ouvrage que ne rien faire du tout, et aussi souvent que possible, cette couche devrait être partout remuée avec la pelle, de manière à ce que le fumier soit mêlé avec les autres ingrédients. Le compost devient solide en peu de temps, et alors on peut l'ôter pour mettre à sa place une nouvelle matière convenable. Le poulaillier doit être tenu net et bien aéré. Les fermiers qui adopteront ce plan et le suivront fidèlement, et tiendront un compte exact des récoltes produites directement, au moyen de l'engrais fait avec le fumier du poulaillier, et de l'engrais provenant de ces récoltes, seront surpris de la somme d'argent qu'ils auront réalisée, et de l'améliorat on permanente de leurs fermes.— *Londouerry Standard*.

DISCUSSION CONCERNANT LES ANIMAUX.

A une assemblée récente du Club Agricole de Boston, état de Massachusetts, M. Sandford Howard a offert les excellentes suggestions qui suivent, sur le mérite, ou la valeur comparative de différentes espèces d'animaux. Les races peuvent être parta-

gées en deux classes, les *naturelles* et les *artificielles*. Les marques caractéristiques particulières des premières sont le résultat de causes naturelles; celles des dernières, le résultat de l'intervention de l'homme. Les moutons Mérinos et Ecossois à faces noires; les amailles des montagnes de l'Ouest de l'Ecosse et celles de Devon, sont des exemples des races naturelles: les moutons de Leicester et améliorées de Cotswold; les bêtes à cornes d'Ayrshire et améliorées de Durham, sont des exemples de races artificielles. Les races d'animaux doivent être choisies selon la situation dans laquelle elles doivent être placées, et les usages auxquels elles sont destinées. On a besoin de bêtes à cornes pour bœuf, lait et travail. Ces propriétés sont, jusqu'à un certain point, opposées l'une à l'autre; elles ne peuvent pas se trouver à l'état de perfection dans le même animal. Par exemple, l'animal propre à être engraisé doit posséder, autant que possible, une rotundité de forme, avec un poitrail large, et avoir les quartiers de devant et de derrière bien balancés; tandis que les vaches laitières doivent être caractérisées par une forme plutôt plate que ronde, et par une prépondérance considérable de poids dans les quartiers de derrière. Les animaux qui ont la plus grande tendance à engraisser sont défectueux quant à la fibre musculaire, et manquent de l'énergie nerveuse nécessaire pour leur donner de la force et de l'activité. Les opinions concernant les avantages comparatifs des races pour cette section doivent être, jusqu'à un degré considérable, conjecturales, vu le peu d'expériences qui ont été faites; mais on peut être guidé dans les choix pour des fins particulières par ce qu'on connaît de leurs propriétés caractéristiques. Sur cette base, M. Howard fournit la liste suivante:

Comme Laitières.— 1. Pour des sols pauvres et raboteux, la race Derry, native des montagnes d'Irlande, et représentée par tous les écrivains et autres, comme combinant une vigueur remarquable de constitution avec des qualités supérieures pour la laiterie, particulièrement pour la production du beurre.

2. Pour de meilleurs sols, et pour le commerce de laitage, les bêtes d'Ayrshire.

3. Pour les villes et bourgs, les vaches de Jersey, les éprouvant en même temps par des épreuves franches, quant à l'adaptation générale.

4. Un choix d'animaux de la race native, ou commune, comme on l'appelle, pour être assujettis à un cours systématique de propagation.

5. Croisement des bêtes d'Ayrshire et de Jersey avec la race commune, la progéniture en devant être tenue séparément pendant assez de temps pour en constater les qualités.

Comme Animaux de valeur secondaire pour l'Engraissement.— 1. Pour des sols pauvres et raboteux et un climat sévère, ceux des montagnes de l'Ouest de l'Ecosse.

2. Pour des sols un peu meilleurs, ceux de Galloway et de Devon.

3. Pour des sols de qualité médiocre, ceux d'Hereford.

4. Pour les meilleurs sols et un climat plus doux, la variété facile à engraisser de Durham.

Les animaux d'Hereford, de Devon et des montagnes de l'Ouest sont excellents pour le trait.

Dans ce climat-ci, en conséquence des extrêmes de chaleur et de froid, une forte constitution est une qualité importante chez des animaux qui doivent être plus ou moins exposés à l'intempérie du temps, dans toutes les saisons. Pour cette raison, ainsi que pour d'autres propriétés intrinsèques, M. Howard se prononça fortement en faveur de l'introduction des bêtes des montagnes de l'Ouest de l'Ecosse.— *The Plough*.

MOYEN PEU COUTEUX DE SE PROCURER UN PRÉCIEUX ENGRAIS D'OS.

Un correspondant du *Country Gentleman* dit, relativement à la culture des pommes de terre, et aux tentatives faites avec succès pour empêcher qu'elles ne soient attaquées de la carie:—" Nous connaissons un monsieur qui, pendant huit ans a engraisé ses patates avec des os fermentés dans des cendres, et en a toujours eu de bonnes récoltes, sans qu'il s'y trouvât un tubercule de gâté: mais malheureusement pour la conclusion à laquelle il aurait été bien aise d'en venir, il a planté d'autres patates, chacune de ces huit années, en y employant toutes sortes d'engrais, et une partie, sans engrais quelconque, et il n'y en a pas eu non plus d'attaquées, à l'exception de quelques-unes, pour lesquelles il n'avait pas été employé d'engrais. Les os, dans les cas qui viennent d'être mentionnés, avaient été traités comme suit: Dans une grande famille, consommant beaucoup de viande de boucherie, les os étaient jetés, de jour en jour, dans une barrique; les cendres enlevées des foyers étaient jetées dessus journellement; on y mettait, de temps en temps, assez d'eau pour tenir le tout humide et empêcher le dégagement des gaz; l'eau de la pluie étant ordinairement suffisante, attendu que la barrique était placée en plein air, à quelque distance des bâtimens. Lorsqu'une barrique était pleine, on en prenait une autre. Les os traités de cette manière conservaient leur forme et leurs dimensions, devenaient assez tendres pour être coupés avec le tranchant de la pelle, et réduits en poudre avec le dos de l'instrument, et l'on ajoutait à cette poudre d'os encore un peu de cendre, ou de la terre sèche. La matière huileuse des os, avec la potasse des cendres, et l'eau jetée dessus, devient une masse ayant à peu près l'apparence et les propriétés du savon; et le phosphate de chaux de la plus dure partie des os se répand par la masse savonneuse, dans un état de division extrêmement déliée. Les os qui ont fermenté de cette manière

dans des cendres sont extrêmement précieux pour les pommes de terre et pour le blé d'Inde, et probablement pour toutes les récoltes. Il y a lieu de croire, d'après des épreuves directes, que l'effet de cet engrais sur la terre est permanent, ou demeure efficace pendant un nombre d'années.—*The Plough.*

ENTRETIEN DES VACHES LAITIÈRES.

MM. les Éditeurs.— En décembre dernier, un ami m'a prié de lui faire part de mon expérience dans l'entretien des vaches laitières; je lui ai promis de le faire, mais voulant faire quelques expériences nouvelles, j'ai attendu jusqu'à présent.

Il y a des sortes d'alimens qui tendent à augmenter la quantité du lait, et d'autres à en améliorer la qualité. Il peut n'être pas à propos de donner ces alimens séparément, car la quantité et la qualité sont également désirables. J'ai toujours trouvé que le son ou les bales de froment, échaudés, ou convertis en un brouet clair, produisaient la plus grande quantité de lait, mais que ce lait n'était pas des plus gras. La farine d'avoine ou de blé d'Inde délayée produira un lait plus riche; cependant, elle a tellement la faculté d'engraisser, qu'une vache qui en est nourrie ne donnera pas longtemps beaucoup de lait. Le blé d'Inde et l'avoine moulus ensemble forment une nourriture très bonne, mais plus coûteuse que celle d'autres grains, en conséquence du haut prix de l'avoine.

Le sarrasin moulu est aussi une bonne nourriture, lorsqu'il est mêlé avec du son de froment. La nourriture que je préfère à toute autre sont la drèche et les tourteaux d'huile de lin, mêlés ensemble, et rendus assez clairs, au moyen d'eau, pour être bus. On ne peut pas se procurer cette nourriture en quantité dans le Michigan. Je ne suis pas d'avis qu'il faille produire de grandes quantités de racines pour les bestiaux, quand le sol et le climat sont favorables à la crue du grain. L'espèce de racine qui m'a procuré la plus grande quantité de lait est la betterave à sucre.

J'ai nourri huit vaches pendant quelque temps à la farine de blé d'Inde mêlée avec du son de froment. Je leur ai donné d'abord de ce mélange sec deux fois par jour; ensuite j'y ai mêlé du foin coupé, et j'ai échaudé quelque temps avant de le donner; puis j'ai fait avec de la farine et du son une espèce de brouet, en y mêlant de l'eau, et j'ai donné le foin séparément sans le couper; j'ai jugé de ses effets, aussi bien que j'ai pu, sans peser les animaux ou le lait, et j'en suis venu à conclure que couper le foin pour le mêler avec le brouet et l'échauder avec de l'eau bouillante, un peu avant de le donner à manger, était le mode le moins coûteux et le plus économique à suivre pour l'entretien des vaches laitières. Quand le temps n'est pas très froid, on peut mêler de l'eau froide à la portion; mais dans ce cas il faut qu'elle ait eu le temps de reposer et se mêler avant d'être donnée. La quantité que je donne à

huit vaches, à chaque fois, et deux fois par jour, est de 12lbs. de foin coupé pour 12lbs. de gruau d'avoine et huit pintes de son de froment, pour chaque vache par jour. Les vaches profitaient mieux lorsque le foin était coupé et échaudé avec le grain que par l'un ou l'autre des autres modes, mais la quantité du lait n'a pas varié autant que je m'y étais attendu. Je suis néanmoins bien convaincu que la manière la plus convenable d'entretenir les bêtes à cornes est de couper le foin ou la paille à mêler avec le grain, et de l'ébouillanter, en temps froid. Je ne ferai pas le calcul de ce qu'il en coûte par jour pour nourrir des vaches de cette manière, car il leur faut en outre du foin ou de la paille, mais chacun peut faire son calcul, et j'ai donné la quantité et le poids que je regarde comme suffisants, pourvu qu'il y ait régularité dans l'entretien.

A. Y. MOORE.

L'AGRICULTURE DU BAS-CANADA.

L'Association Agricole du Bas-Canada tiendra sa prochaine assemblée à Québec, les 12, 13, 14 et 15 de septembre prochain, et comme l'agriculture de la province est de la plus grande importance pour la prospérité et le progrès de ses habitans, nous désirons appeler l'attention de nos amis et souscripteurs sur l'assemblée proposée, et solliciter leur co-opération active dans des objets d'une si grande importance pour tous.

La Société Royale d'Agriculture d'Angleterre, dont les procédés sont copiés par toutes les Sociétés d'Agriculture de l'empire britannique, et par le Club de Fermiers de New-York, qui, sous un titre plus modeste et moins prétentieux, vise au même but, au lieu de perdre le temps et d'épuiser l'énergie de ses membres dans des discussions générales, a jugé à propos de s'emparer de toute question difficile ou importante qui peut s'élever, pour l'examiner, et de discuter toutes les questions qui se rapportent, quant à la pratique, à l'agriculture et à l'économie rurale. Ainsi, le mélange des races dans la propagation des bêtes à cornes, des chevaux, des moutons et des cochons; les meilleurs modes de traitement des produits de la lacterie; les perfectionnemens dans les instrumens aratoires, propres à mettre le cultivateur en état de produire successivement de grandes récoltes sans épuiser la terre; l'introduction des racines et des herbes convenables au sol; les modes de traitement à employer à leur égard, et la considération de la quantité de nourriture qu'elles peuvent contenir, telle que constatée par l'analyse; les maladies auxquelles les produits végétaux sont sujets, telles que la nielle dans le blé, la mouche dans les navets, la carie dans les pommes de terre; toutes ces questions importantes sont discutées suivant leur importance, et le cultivateur recueille d'un coup tous les avantages à déduire des discussions et des investigations du chimiste, du géologue, du botaniste et de l'agriculteur pratique.

Lorsque le baron Liebig, cet éminent chimiste allemand, a donné d'abord son attention à la chimie agricole; le cultivateur routinier a demandé, en riant d'un ris moquer et en haussant les épaules, "qu'est-ce que la chimie avait à faire dans le labour et la culture des grains?" Mais le chimiste s'est bientôt trouvé en état de faire voir au fermier, par des expériences pratiques, que des sols qui avaient été épuisés par une succession des mêmes récoltes, ou qui manquaient des moyens de nourrir la plante, pouvaient être amenés à produire plusieurs fois davantage par l'addition des élémens qui étaient absents, et qui pouvaient être fournis aisément, sous une forme soluble et concentrée. Ainsi, par rapport au tant pour cent de matière nutritive contenue dans différents produits, animaux et végétaux; la chimie a découvert que, tandis que les matières grasses et charbonneuses donnaient de la chaleur au corps, les substances farineuses agissaient plus directement pour la production du sang; elle fit connaître la proportion d'eau et de substance nutritive dans chaque produit, et indiqua l'espèce de nourriture qui devait être donnée dans différents climats, différentes saisons et différentes circonstances. M. Mechi, citoyen de Londres, que ses goûts ont porté à joindre au commerce l'engraisement des animaux, a fait voir, à sa ferme de Tip Tree Hall, dans Essex, combien l'étude et l'attention aux variétés d'alimens données au bétail, pouvaient faire pour l'engrais de l'animal et la nourriture de l'homme. Les expériences de M. Mechi méritent particulièrement d'être citées et étudiées dans ce pays, où l'entretien à l'étable devient nécessaire pendant une si grande partie de l'année, et comme nous avons eu l'avantage d'examiner et d'étudier les arrangements de M. Mechi, nous ferons allusion au sujet, et citerons d'après ce que nous avons observé nous-même, pour l'avantage de nos lecteurs de la campagne. Nous nous flattons aussi que l'Association ne perdra pas de vue cet important sujet, et qu'elle donnera les meilleurs renseignemens d'accord avec l'expérience d'autres individus, sur la propagation des animaux et leur entretien à l'étable, pour la nourriture de la population. Egale, ou peut-être supérieure en importance, à la production d'une nourriture animale, est la culture des céréales et des légumes. Le blé du Canada, comme le blé de la colonie plus distante de l'Australie, a déjà acquis une haute renommée dans les marchés de l'Europe; mais il y a un autre aliment végétal, la pomme de terre, qui forme un article si considérable de la nourriture du peuple, à la culture duquel il serait difficile d'attacher trop d'importance. Nous espérons que les variétés, les modes de culture et les maladies de la patate recevront toute l'attention que mérite son importance dans la liste des "matières alimentaires." L'Association ne manquera pas de rappeler qu'aucun aliment végétal découvert jusqu'à présent, n'est d'un usage aussi général que

la patate; dans tous les pays où elle a été introduite. En France même, où la pomme de terre a fait un progrès lent, elle remplace, comme contenant beaucoup plus de substance nutritive, le haricot et d'autres végétaux. Les causes de la popularité de la pomme de terre se trouvent sans doute, dans la plus grande facilité avec laquelle elle peut être préparée pour la table, dans sa légèreté, sa saveur, ses propriétés digestibles, et la facilité avec laquelle elle peut être cultivée. C'est une chose digne de remarque, par rapport à ce tubercule, et nous nous rappelons que le fait a été mentionné par le professeur Mapes, à une assemblée récente du Club des Fermiers, de New-York, que des milliers de minots de patates, qui n'étaient pas de première qualité, ont été vendus, ce printemps, à New-York, de deux piastres à deux piastres et un quart le minot. L'émigré nouvellement arrivé ne peut se passer de patates; elles ont des propriétés antiseptiques, qui sont inappréciables, après un voyage sur mer, et ceux qui y ont été accoutumés ont bien de la peine à s'en passer, ou à y trouver un substitut.

Le général Beatson, qui a commandé à Ste. Hélène, et qui n'aurait pas hésité à troquer son épée pour un soc de charrue, a fait, à la suggestion de la Société Royale d'Agriculture, des expériences nombreuses, et dans des circonstances favorables de sol et de climat, pour la culture de la patate. Il trouva que six pouces était la profondeur à laquelle la semence devait être placée; qu'à une plus grande, ou une moins grande profondeur, la récolte était moins abondante et de moins bonne qualité. Il trouva aussi que les tubercules les plus gros et les plus parfaits, employés comme semence, donnaient un produit beaucoup plus grand et plus beau qu'un égal poids de tubercules d'autres dimensions. Il essaya la patate entière, de toute grandeur, coupée en segments, les yeux choisis pour semence, et à toute profondeur; mais tel a toujours été le résultat. Chaque expérience, même dans ses sous-divisions, fut faite sur un acre de terre; de sorte qu'on ne put trouver à redire à l'espace comme insuffisant pour l'épreuve. Ces expériences ont été renouvelées, et le résultat a confirmé l'exactitude de l'observation, tant dans les Etats-Unis qu'en Europe. Un mode allemand de culture pour la pomme de terre a été suggéré dans le même temps et a été publié dans tous les journaux d'agriculture. Il était suggéré que lorsque le bois de la patate avait un pied de hauteur, ses tiges ou fanes devaient être écartées, posées à plat sur le terrain et couvertes de terre, à l'exception seulement des sommets; lorsque ces sommets avaient aussi atteint un pied de hauteur, ils devaient être pressés en dedans ou rapprochés l'un de l'autre, de nouveau couverts de terre, en laissant, comme auparavant, le bout ou sommet exposé, et l'on continuait ainsi à abaisser les fanes et à les recouvrir de terre alternativement jusqu'à ce qu'elles eussent

commencé à fleurir: alors le procédé était discontinué. On trouva que sous ce traitement, toute la longueur de la tige était amenée à produire des tubercules, et à en produire dans la proportion de trois mille à un; mais on trouva aussi que la grandeur et la qualité des tubercules les rendaient sans valeur, excepté comme nourriture pour le bétail, et tous les bons agriculteurs admettent maintenant que le procédé du général Beatson est le meilleur à suivre pour la production des pommes de terre propres à servir de nourriture à l'homme.

Des faits comme ceux-ci doivent être d'un haut intérêt pour notre agriculture, et nous ne doutons pas que l'Association Agricole et nos lecteurs de la campagne ne portent leur attention sur tout ce qui se passe dans d'autres pays, et peut contribuer à la prospérité du nôtre. Ce devrait être le but, l'objet et la fin de tous les efforts semblables. Et nous, comme écrivains publics, nous remplirions mal notre devoir envers la société, dont nous nous flattons d'être des membres utiles, si nous négligions de nous mettre au fait de ces sujets, ou omettions de les rappeler à l'attention de nos lecteurs.—
Pilot.

TRÈFLE ALSYKE.

L'*Alsyke*, ou trèfle de semence bâtard perpétuel, est indigène en Suède, où il est cultivé dans les prairies naturelles de ce pays, et on l'a vu quelquefois s'élever jusqu'à la hauteur de cinq pieds, quoiqu'en Angleterre il n'atteigne qu'à celle de deux pieds. La racine est fibreuse; les têtes sont globulaires.

La plante ressemble plus au trèfle blanc qu'au trèfle rouge; et quoique ses tiges soient penchées, elles ne s'enracinent pas dans le sol, comme celles du trèfle blanc; en un mot, il peut être décrit comme un trèfle blanc "géant," à fleurs couleur de chair. La plante donne deux coupes annuellement. Linnée a observé que le trèfle "alsyke" croissait dans la Morée, sur des glaises dures, maigres et nues, où l'on ne pouvait faire végéter aucune autre plante, et néanmoins, dans des circonstances aussi défavorables, ce trèfle venait très luxueusement, et donnait des brins aussi tendres que succulents, quoiqu'un peu moins abondants que s'ils étaient venus dans les champs les plus richement engraisés. Mitchell parle de la plante comme croissant dans des lieux ouverts, sur un sol argileux, et comme étant, à son avis, digne d'être cultivée. Sturm dit qu'on le trouve en Hollande, et qu'il en a essayé la culture avec celle d'un grand nombre d'autres trèfles placés sous les mêmes circonstances, et que les résultats l'ont convaincu qu'il n'y avait aucune autre espèce de trèfle qui fût égale pour l'entretien du bétail. Le trèfle rouge ne demeurera que deux années en perfection, et souvent, si le sol est froid et humide, près de la moitié des plantes mourront, et la seconde année, on verra des pla-

ces nues dans toutes les parties du champ; outre qu'en septembre, et en octobre, plusieurs récoltes laissées à graine sont perdues, en conséquence des fortes pluies tombées à cette époque; tandis qu'au contraire le trèfle alsyke, murissant ses graines beaucoup plutôt, et continuant à être vigoureux beaucoup plus longtemps, une grande partie du risque et de la dépense est évitée, et il en résulte un grand profit. Et puis, une fois que cette plante est établie dans un champ, elle y demeure en vigueur pendant un grand nombre d'années, et produit annuellement une grande quantité d'herbage d'une excellente qualité. La meilleure manière de disposer d'une récolte de trèfle "alsyke" est de la faucher pour foin, de la couper occasionnellement pour être donnée verte au bétail, ou d'y faire paître des moutons; et dans ce dernier cas, on peut les y mettre plutôt que sur tout autre trèfle, et si le pré est rasé nu, et que le troupeau en soit ôté dans la première semaine de juin la récolte suivante sera plutôt prête à être fauchée qu'aucune autre espèce de trèfle ainsi traitée; et s'il est recueilli pour semence, la graine sera mûre plus vite que toute autre, et la plante fournira encore une bonne pâture aux moutons, jusqu'à ce qu'il soit à propos de labourer la terre pour y semer du blé, dont il est produit invariablement une récolte plus abondante après l'alsyke qu'après tout autre trèfle. Si la crue est fauchée pour foin, elle doit être coupée aussitôt que les têtes sont en pleine floraison et avant qu'elle commence à noircir et à déprir. Observez le feuillage dans les parties inférieures des plantes; quand les feuilles jaunissent, se fanent et tombent, la récolte doit être coupée; car en restant plus longtemps sur pied, la plante perdrait plus au fond qu'elle ne gagnerait au sommet. Le poids de la graine à semer est, selon les circonstances, de 10 à 15 livres par acre, étendue de récolte qui produira annuellement plusieurs tonneaux d'herbage vert, indépendamment d'une récolte de semence. La nature vigoureuse de la plante est prouvée par le fait qu'elle vient bien par transplantation; elle peut être prise à l'expiration de deux ou trois ans, et plantée dans toute autre situation. La plante, lorsqu'on la prend, est simplement divisée, et ses racines fibreuses un peu coupées avec une serpe; de manière à ce que le fermier n'ait jamais à dépenser trop pour avoir une récolte de trèfle. L'alsyke ne souffre jamais des gelées les plus sévères; il prospère sur les terres les plus arides, où peu d'herbes pourront seulement prendre racine, produisant une abondante récolte de graine, et fournissant une abondance d'herbe nourrissante pour les chevaux, les bœufs et les moutons; et quand la terre commence à être lasse de produire du trèfle, et qu'on ne peut plus compter sur une récolte de sortes communes de trèfle, celui-ci n'a jamais manqué, à notre connaissance.—
Farmer's Journal and Horticultural Gazette.

COMMODITÉS RURALES ET BIEN-ÊTRE DES ANIMAUX.

Peu de personnes réalisent complètement le beau idéal des commodités qu'offre la campagne, quoiqu'il ne soit pas très difficile de l'atteindre. Les douceurs de première classe peuvent être fournies par le jardin fruitier et potager, par le verger, et par un troupeau bien tenu d'animaux domestiques. Il n'est presque personne qui n'ait une abondance de fruits pendant un court espace de temps, l'automne, et il y en a qui en ont partiellement, ou parfois, pendant une grande partie de l'année, mais il y en a peu qui soient en état d'avoir tous les jours sur leurs tables un beau plat de fruits. Les animaux de la ferme contribuent, pour leur part, au bien-être. Le lait doux apporté dans des coupes par la main libérale de la fille de la laiterie; la crème douce et pure, pour les fraises, et non le mélange de lait et de craie du marché; une volaille pour la table, lorsqu'il en est besoin, et en tout temps, abondance d'œufs frais venus du poulailler: toutes ces choses contribuent beaucoup aux aises de la vie champêtre. Mais ce n'est pas tout: la maison propre et commode, les terrains d'ornement bien tenus, les chambres bien meublées, la nourriture intellectuelle des livres et des journaux, contribuent grandement à rendre le tout complet.

Mais, tandis que l'habitant de la campagne pourvoit à son bien-être, il ne doit pas oublier l'aise de ses animaux domestiques. Il est toujours agréable de voir dans des bâtiments de ferme le même système de convenance et de commodité, que dans le logis d'une famille le plus parfait et le mieux tenu. Des étables chaudes, bien aérées, pourvues de bonnes litières, bien nettoyées au moins deux fois, mais mieux, trois fois par jour, ne sont pas aussi rares qu'une ample provision pour les plus petits animaux. Tous les animaux sont très sujets à la maladie et à perdre de leur embonpoint, lorsqu'ils souffrent de quelques malaises ou inconvénients entre lesquels les plus remarquables sont des planchers mal nettoyés et une atmosphère impure. On ne doit pas s'attendre à avoir de bon lait, non plus qu'à faire de bon beurre du lait de vaches assujetties à des inconvénients aussi défavorables. Une chose très rare, c'est une souille, un toit à pores, net et sans mauvaise odeur. Tout toit à pores, devrait avoir un plancher dur, mais poli, de manière à pouvoir être gratté et balayé, par le moyen le plus facile d'en ôter les immondices. Lorsqu'on leur a donné quelques pouces de tourbe ou de gazon, pour s'y coucher ou s'y vautrer (quand le temps n'est pas trop froid,) on ne doit pas laisser la couche assez longtemps pour engendrer une odeur désagréable, et un plancher solide facilite le moyen de l'ôter. Combien un arrangement comme celui-ci n'est-il pas préférable à la pratique plus commune de laisser roder les cochons dans les basses-cours au milieu des autres animaux, cherchant l'aise et la propreté, et ne trouvant ni l'une

ni l'autre? Les oiseaux de basse-cour sont très sensibles au froid et au malaise. Nous avons examiné plusieurs poulaillers bien disposés, mais à peine en avons-nous vu un tenu constamment net et sans mauvaise senteur. Il n'en coûte pas beaucoup plus pour enlever avec aise un picotin de fiente de poules, deux fois par jour, que pour le faire avec plus de travail et désagréablement, une fois par semaine. Les moutons croîtraient, profiteraient et endureraient assez bien nos hivers, pour rembourser le coût d'un abri artificiel, dans le cours de deux années, si on les mettait dans des cours sèches et abritées, et suffisamment divisées pour tenir séparées les différentes classes des faibles et des forts, des jeunes et des vieux.

Des rangées complètes de bâtiments capables de pourvoir à toutes ces fins devraient être regardées comme une condition sine qua non de toute ferme bien tenue; et si les outils et les instrumens pouvaient être regardés comme ayant quelque sentiment peut-être en aurait-on plus de soin, et les mettrait-on mieux à couvert. Les charrettes, les tombereaux et les charrués, les rateaux, les houes et les fourches, les herses, les "cultivateurs" et les rayonneurs devraient être mis dans des pièces séparées où l'on devrait les tenir lorsqu'on n'en ferait pas usage, avec autant de soin que le cheval favori.

HIVERNEMENT DES ANIMAUX DOMESTIQUES.

Une époque annuelle très importante commence maintenant chez les cultivateurs du pays entier. Ils sont au commencement d'un espace de temps de près d'une demi-année, où leurs animaux domestiques doivent être nourris d'alimens secs ou artificiels, et où le froid, les tempêtes, le vent, la neige et la pluie opèrent également pour affaiblir ou dissiper la chair de leurs animaux domestiques, à moins qu'un bon système de protection et de précaution ne soit adopté, dès le commencement.

La grandeur et l'importance de cette branche d'une bonne économie rurale ne connaissent presque pas de bornes. Les rapports du recensement nous apprennent qu'il y a 600,000,000 de piastres placés en animaux vivants dans l'Union; mais cela ne fournit pas un indice sûr, quant à leur valeur, qui est intimement liée à la confection de l'engrais, la source principale de la production de toutes les récoltes, dont les forces, l'économie générale, et non-seulement les profits directs de la vente du beurre, du fromage, de la laine, de la viande, de la graisse, du suif et des animaux vivants, mais indirectement les profits de toutes les espèces de grains et de racines, avec les prix des animaux sont liés aussi intimement que la chaîne et la trame de la fabrique du tissand.

Les pertes causées par le mauvais hivernement des animaux de ferme sont énormes. Estimant que la moitié de leur valeur est nécessaire pour les maintenir durant les

quatre mois de l'hiver (qui à l'extrême nord est de près de six mois,) on a trois cents millions de piastres à employer dans le pays, entre le temps présent et l'époque du passage d'été. Ne pourrait-on pas dire, qu'au moins cent millions de piastres (assez pour construire un chemin de fer jusqu'à l'Océan Pacifique,) sont perdues annuellement par mauvaise conduite. Examinons un peu cette partie du sujet.

Nous avons fait voir, en des occasions précédentes, pourquoi les animaux doivent consommer des alimens pour entretenir leur chaleur, par un temps froid, ainsi que pour le maintien de leur chair. Un homme qui voyage au froid dans une voiture ouverte tout le long du jour, quoique presque destitué d'exercice, trouvera nécessaire de manger près du double de ce qu'il mangerait, en prenant autant d'exercice dans une chambre chauffée, et tout gargon de ferme a trouvé qu'il mangeait beaucoup plus lorsqu'il coupait du bois de corde d'hiver, dans une forêt, que lorsqu'il coupait du blé sous un soleil brûlant: il en est de même des animaux. Lorsqu'ils sont exposés au vent et à la tempête une grande partie de la nourriture qu'ils consomment doit nécessairement servir à entretenir la chaleur de leur corps, et le fermier doit, ou leur donner plus de nourriture, ou voir leur embonpoint diminuer, car la chaleur fait partie de la vitalité, et doit être entretenue, tant que l'animal, gras ou maigre, continue à vivre.

Les observateurs attentifs, qui ont eu soin de se pourvoir d'abris amples et commodes, croient qu'un tiers de la nourriture des bestiaux est épargné par cette protection, la condition, quant à la chair, demeurant la même que lorsqu'ils sont exposés au froid et au mauvais temps. Lorsqu'on souffre qu'ils couchent sur la paille mouillée, ou sur une terre humide, sans paille du tout, le froid affecte encore davantage leurs corps humides. Les vaches laitières donnent plus de lait et un meilleur lait, lorsqu'elles sont bien soignées, et les chevaux sont plus forts et plus ardents au travail, les moutons fournissent de la laine plus fine et en plus grande quantité; il en périt moins l'hiver, et tous viennent en meilleur état, le printemps, lorsqu'ils ont été mis à couvert des vents glaçants de l'hiver. Un habile éleveur de moutons est persuadé que ses bergeries abritées sont ainsi payées dans le cours de deux hivers. L'hivernement des cochons serait une affaire d'économie rurale bien moins dispendieuse, s'il leur était toujours donné des toits chauds, commodes et nets.

Outre la perte présente et immédiate, causée par l'exposition à l'intempérie du temps, il y a une autre perte formidable d'un caractère moins immédiat, mais non moins réel; c'est l'échec que les jeunes animaux reçoivent dans leur croissance, et dont ils ne reviennent jamais. Que deux veaux soient nourris et traités absolument de la même manière, à toutes les époques de leur croissance, à l'exception d'en exposer un à la

neige, à la pluie, à la boue froide et au malaise, pendant un seul hiver, tandis que l'autre sera nourri régulièrement; à son aise sous un bon abri, et cet hiver sera imprimé sur eux comme une marque historique indélébile dans leurs dimensions relatives, pour le reste de leur vie. Pour ne rien dire de la perte du fourrage foulé sous les pieds dans la boue, une nourriture donnée irrégulièrement et à contretems, en portions trop fortes ou trop faibles et autres pratiques blâmables, occasionnent, à n'en pas douter, la perte d'au moins un tiers de l'hivernement, perte qui, suivant des millions d'hommes, n'est pas extravagante!

Pourquoi les cultivateurs continueraient-ils à suivre cette méthode erronée et coûteuse? pourquoi ne se feraient-ils pas une suite de règles à peu près semblables aux suivantes, et ne montreraient-ils pas qu'ils ont assez d'industrie et d'énergie pour les suivre avec une stricte exactitude:

1. Couvrir bien tout le fourrage, pour que le mauvais temps n'en diminue pas la force.
2. Bien abriter la paille pour la litière, afin qu'elle soit toujours sèche et douce.
3. Nourrir régulièrement, soit quant au temps, soit quant à la qualité, afin que les animaux ne soient pas rendus inquiets ou de mauvais humeur par le retard ou la mauvaise qualité des alimens.
4. Donner, chaque soir, aux animaux une bonne litière sèche, afin qu'ils ne souffrent pas de l'humidité.
5. Tenir les bétimens où ils couchent nets, et leur poil étrillé, afin qu'ils n'éprouvent pas le malaise de la malpropreté.
6. Les pourvoir d'amples crèches et râteliers pour empêcher la perte du fourrage des racines et des alimens liquides.
7. Donner un soin particulier aux jeunes animaux, afin qu'ils ne soient pas rabougris, ou arrêtés irrévocablement dans leur croissance.

LIN ET ORGE.—Il y a quelques remarques dans le numéro de Mars, concernant le lin et l'orge cultivés ensemble. J'ai essayé le lin et l'avoine pendant plusieurs années, et je m'en suis bien trouvé. La paille, au lieu de n'être bonne qu'à faire des paillasses, est la meilleure que je puisse produire pour les animaux; ils en sont extrêmement friands. La graine peut être donnée avec l'avoine, ou en être séparée par le crible du moulin à vanner. Je sème un picotin (quart de minot) de graine de lin et un minot et demi d'avoine, avec abondance de plâtre et de cendre.

CULTURE DES POMMES DE TERRE.

La lettre suivante, adressée à lord Palmerston par le consul d'Angleterre à Fiume, dans l'Illyrie, est intéressante et peut être de valeur pour les cultivateurs. Il se peut qu'en faisant sécher complètement, l'autonne, les tubercules coupés pour semence, et en les préservant bien durant l'hiver,

pour être semés au printemps, on opère avantageusement sur la constitution de la plante.

Consulat Britannique à Fiume.

Milord, — Je demande humblement la liberté de m'adresser à votre seigneurie, à la prière d'un M. A. Frangi, gentilhomme toscan, qui désire beaucoup mettre devant votre seigneurie un échantillon de pommes de terre, produites, cette année, d'après une expérience faite par lui sur des morceaux de tubercules cariés. Comme il se trouve qu'elles sont d'une excellente qualité, il est d'une grande utilité et d'un grand avantage pour les intérêts agricoles, que la méthode qu'il a adoptée pour préserver et reproduire une récolte de cet aliment nourrissant, soit expliquée; et en mettant cet échantillon devant votre seigneurie, il se flatte que vous y trouverez assez d'intérêt pour y attirer l'attention des agriculteurs, et les porter à faire l'expérience, afin de réussir à se procurer les moyens de préserver la semence nécessaire pour s'assurer une récolte de patates farineuses, à peu près d'égale grosseur, de bonne heure dans l'été. L'année dernière, M. Frangi, voyant que sa provision de patates était diminuée rapidement par la carie, résolut de les faire sécher, et les fit placer près d'une retorte sur ses appareils chimiques, (car il avait lu dans les journaux, qu'en Russie on faisait quelque chose de la sorte,) et lorsqu'elles furent sèches, il continua à s'en servir pour l'usage de sa maison, l'hiver. Au printemps, trouvant un commencement de végétation, il les fit couper et planter séparément, mais près d'autres patates. Les morceaux de tubercules furent un peu lents à végéter, mais ensuite, leur crue fut évidemment plus rapide et plus luxueuse que celle des autres plantes. Elles furent traitées précisément de la même manière, quant au binage et au sarclage, et elles furent cueillies le 25 juillet, et produisirent une récolte abondante de tubercules égaux. L'autre récolte, venue de morceaux coupés à la manière ordinaire, n'a pas produit, à beaucoup près, autant, et les patates ont déjà donné des signes de maladie; tandis que celles qui viennent de morceaux séchés en sont exemptes. Le sol dans lequel les deux sortes ont été semées est un composé tufeux, pierreux et argileux. Le printemps a été très humide, mais il a été suivi d'un été très sec; cependant la verdure des morceaux séchés s'est maintenue, et leurs fanes n'ont commencé à se décomposer et n'ont péri qu'avec celles de l'autre sorte. M. Frangi a fait tenir un échantillon semblable de pommes de terre au marquis Rodolfi, Président du Comité Agricole de Toscane, et il prie votre seigneurie d'excuser la liberté, qu'il prend de vous envoyer son échantillon, et il se flatte que votre seigneurie s'intéressera à son expérience, par laquelle le produit d'un fruit beau et sain est assuré à l'homme. Il demande que sa méthode soit essayée dans la Grande-Bretagne, et il se flatte qu'il s'en suivra un résultat

aussi favorable que celui qui a eu lieu ici; fournissant par là le moyen de se procurer pour les années suivantes une récolte de cette plante éminemment nourrissante, ce qui doit être d'un grand intérêt pour la population du Royaume-Uni. Je prends très respectueusement la liberté d'informer votre seigneurie que la boîte à échantillons se rend en Angleterre dans la goëlette *Sprightly*, de Londres, commandée par John Paul, en droite ligne de ce port pour Gainsborough, avec une cargaison de douves de chêne, et qu'elle doit être transmise en arrivant.

J'ai l'honneur d'être,
Milord,
Votre très hble. et obt. serviteur,
CHAS. F. HILL,
Vice-Consul.

Puits Artésiens.— Les puits artésiens ont été ainsi nommés de la province d'Artois, où ils ont été inventés pour la première fois. Leur caractère essentiel consiste en ce qu'ils s'enfoncent et pénètrent dans ce que les géologues appellent un bassin, c'est-à-dire, un grand enfoncement, dont les bords, ou bordures, s'élèvent et absorbent les sources extérieures.

Le plus remarquable bassin de cette sorte qu'il y ait au monde, est celui sur lequel les villes de Paris et de Londres sont assises. C'est un bassin de craie et d'argile appelé respectivement craie de Paris et argile de Londres. Le puits de Grenelle a, croyons-nous, environ quinze cents pieds de profondeur, et l'on en tire une grande quantité d'eau. A Londres, où l'on est plus près de la bordure occidentale du bassin, les puits ont de cinq à six cents pieds de profondeur. Il en a été creusé un très grand nombre pour les usines et autres usages. Mais il se trouve que l'approvisionnement est limité, et qu'un puits de plus épuise les autres.

Liverpool est la seule ville considérable que nous connaissons, qui soit approvisionnée d'eau, au moyen de puits artésiens. Elle est située sur un bassin de grès ayant au-dessous de lui une couche de charbon, mais à une profondeur encore inconnue et inexplorée. Une bordure, après avoir traversé la Mersey et la Dee, affleure, ou paraît au jour, sur les collines de Flintshire; l'autre sur les hauteurs du Lancashire, vers Wigan. Les deux grands puits étaient, et sont encore, à ce que nous croyons, à Boatle et à Greenlane. Mais l'approvisionnement ne suffisant pas au besoin croissant, on a entrepris de construire des aqueducs sur un plan gigantesque, pour faire venir de l'eau des collines situées au nord.

A Montréal, il n'y a pas de bassin du tout; nous sommes situés sur le penchant de la montagne, ayant au-dessous de nous la vallée, qui repose sur des couches de terrains de transition, où l'on ne trouve pas d'eau.

De la partie calcaire de la montagne, même sortent deux ou trois sources très peu abondantes. Du pied de la montagne au

bord du fleuve, il y a un dépôt alluvial de vingt à cinquante pieds de profondeur. Dans ce terrain on peut toujours obtenir de l'eau, en creusant des puits ordinaires, quoique la qualité en soit très différente, dans l'espace de quelques pieds.

Il y a quelques années, un monsieur entreprenant perçura, ou saubourg St. Antoine, à quelques centaines de pieds de profondeur, jusqu'à ce qu'ayant traversé le calcaire, il fût parvenu à une roche basaltique. Entreprendre de creuser un puits artésien dans un endroit quelconque des environs de Montréal, c'est une absurdité, aux yeux de quiconque connaît le pays, et nous serions très fâché de voir quelqu'un de nos amis perdre de l'argent à une entreprise qui ne saurait réussir. — *Transcript.*

SOCIÉTÉ ROYALE D'AGRICULTURE
D'ANGLETERRE.

Un Conseil hebdomadaire a eu lieu, mercredi, 22 février: M. Pusey, président, au fauteuil.

Nitrate de Soude.—Le président a lu à l'Assemblée l'extrait suivant d'une lettre à lui adressée par M. Stevenson d'Edimbourg, le 16 février, 1854.

“Hier, M. A. Howden, de Lawhead, East Lothian, m'a informé qu'il avait éprouvé son expérience sur la récolte de l'année dernière, avec nitrate de potasse, 1 quintal, et sel, 2 quintaux, par acre impérial. L'augmentation du produit du blé a été de 9 boisseaux par acre. Ce n'est qu'en appelant fortement l'attention des agriculteurs sur les résultats de ces expériences qu'on parviendra à produire un sentiment général en faveur de ce précieux fertilisateur.”

Engrais de Poisson.—M. Bullen a lu au Conseil les notes suivantes sur l'engrais de poisson par débris ou rebuts de morue.

Rebuts de Poisson comme Engrais.—Il paraît que les deux tiers, ou la moitié de la morue prise sont rejetés comme rebuts, de sorte que sur 100 tonneaux de morue fraîche, vous en avez 50 tonneaux à apprêter, se réduisant à 25 tonneaux, après avoir séché, et 50 tonneaux de rebuts. En 1853, il a été exporté de Terre-Neuve plus de 595,000 quintaux de morue sèche, faisant, à 20 quintaux par tonneau, environ 30,000 tonneaux, de poisson préparé, produit de 60,000 tonneaux de poisson frais; et 120,000 tonneaux de rebuts, au pied d'un tonneau sur cinq, doivent donner environ 25,000 tonneaux d'engrais de poisson, à l'état sec, et provenant de rebuts de morue seulement, présentement utilisables. Comme on ne lui attribue que peu, ou point de valeur présentement, on peut l'estimer à un peu plus que ce qu'il coûte, pour le ramasser; et ce serait encore quelque chose de considérable.

Rebuts de Veau-marin, de Terre-Neuve.—Il paraît par le dernier rapport du gouverneur Hamilton, qu'il n'y a pas moins de 367 vaisseaux de 70 à 180 tonneaux, faisant 35,760 tonneaux; et portant 13,000 hommes, employés à la pêche et au commerce du

loup-marin, de son huile et de sa peau, à Terre-Neuve. Vers le 1er de mars, cette flotte met en mer, et se rend aux endroits où les veaux-marins traient, et élèvent leurs petits, quelquefois sur les côtes du Labrador, et d'autres fois sur les rivages de Terre-Neuve même; et après avoir tué les poissons, on leur ôte la peau et la graisse qui est dessous, et abandonnant les carcasses, on jette la peau dans le fond-de-calle. Le voyage dure environ un mois ou six semaines, terme moyen, suivant la localité où les veaux-marins sont rencontrés, et quelquefois les vaisseaux s'en viennent complètement chargés au bout de huit ou quinze jours, tandis que d'autres fois l'affaire manque entièrement. L'été dernier, qui a été considéré comme un des plus désastreux pour la pêche et le commerce du loup-marin, etc., il a été tué 550,000 lous-marins, dont on a tiré 7,334 tonneaux d'huile, £237,957 sterling; ou près de £30 le tonneau, et il a aussi été exporté des peaux de lous-marins pour la valeur de £76,790 sterling. Les corps de ces poissons, qui constituent leur principal volume, doivent avoir donné au moins 50,000 tonneaux de matière animale. En outre de ces sources de matière brute, les mers et les baies d'autour de Terre-Neuve abondent en poisson de toute sorte, particulièrement en “capelin” ou “éperlan,” comme on l'appelle, espèce de sardine dont la morue se nourrit, et en chiens-de-mer et autres poissons particulièrement riches en huile, et qui peuvent être pris en grande quantité avec le moindre effort, ou par l'adoption d'un mécanisme ou d'un système perfectionné. Le principal obstacle à un trafic lucratif est le manque de travail manuel, qui devient plus cher, dans certaines saisons, à Terre-Neuve, et plus rare que partout ailleurs, attendu qu'il n'y a que 120,000 habitans dans l'île, et qu'ils sont si exclusivement occupés, dans les saisons de pêche et de navigation, l'été et les printemps, qu'ils ne peuvent pas s'adonner à autre chose. Mais, le gouverneur Hamilton remarque judicieusement dans son excellent rapport, que malheureusement il n'y a pas d'emploi, dans cette colonie, pour la classe laborieuse, durant le long intervalle entre la fin de la pêche de la morue, l'été, et le commencement de la pêche au veau-marin, les printemps, et que, dans le mode ou la manière de conduire les pêcheries elles-mêmes, il y a un grand manque d'économie, et une espèce de mépris pour les améliorations que l'application de la science moderne suggérerait, et dont on pourrait profiter pour l'avancement industriel de la colonie. En concluant, il dit qu'il y a peu de pays au monde où le moyen de convertir le travail en capital soit si prompt, et en autant qu'il s'étend, si efficacement, qu'à Terre-Neuve. Si la pêche du veau-marin seul est un terme moyen, on retire de ces “prairies marines,” comme on les appelle, plus de £300,000 en quelques semaines. La mer, dans cette courte saison, donne une récolte plus profitable, que la

plaine, et cela, sans le travail d'un “temps de semailles.” Il remarque aussi que depuis l'abandon de la pêcherie en eau profonde sur les bancs, la pêche de la morue est maintenant restreinte à de petits bateaux, sur la côte et dans les baies et les havres, et qu'on ne pourrait pas s'y adonner sans s'aider de la pêche au veau-marin; mais quel bien ne se procurerait pas la population entière, en utilisant le produit des deux pêches, en combinant les manufactures en question. Il est évident que la confection de l'engrais ne peut avoir lieu avec efficacité et profit, soit à Terre-Neuve, soit ailleurs, à moins d'un prompt débit de matière brute, en une quantité presque illimitée, à un prix nominal, ou à ce qu'en peut coûter la collection. Dans les cas mentionnés, on s'en procure de grandes quantités pour d'autres usages, et on les gaspille; et il vaut bien la peine de considérer jusqu'où la commande augmentée de l'article, et l'esprit d'entreprise, combinés avec la science et le mécanisme du temps présent, pourrait contribuer à établir un commerce nouveau et lucratif dans cette colonie, d'utiliser toute la matière animale, et de combiner le présent apprêt de la morue, le foie de morue, et autres industries en huiles, directement avec une confection d'engrais, au moyen de rebuts. Mais il est évident que pour parvenir à ce but, l'argent, le mécanisme, la main-d'œuvre doivent être fournis principalement par ce pays. On suggère donc qu'une série d'expériences soit instituée dans cette ville, sous la surveillance immédiate de la Société, et à ses frais, dans la vue de constater les meilleures méthodes à employer pour la confection de l'engrais; que pour cette fin on se procure une couple de tonneaux de rebuts ordinaires de poisson, à Billingsgate ou ailleurs, pour faire des expériences, et constater les proportions exactes et relatives et les prix des huiles et de l'engrais, etc., soit qu'il soit fait par simple dessiccation ou par l'action d'acides, de manière à se mettre parfaitement au fait du procédé, et en état de suggérer les changements qui peuvent être convenables pour établir le système ailleurs.

La lecture de cet écrit a été suivie d'une discussion intéressante sur ce moyen et autres de remplacer le guano, à laquelle ont pris part le président, et MM. Raymond Barker, Fisher Hobbs, Cuthbert Johnson, le Dr. Calvert, Caird, le professeur Way, Mainwaring, Paine, Nicol, Slaney, Bullen et Pocock.

M. Harkness, secrétaire de la Société Royale des Améliorations Agricoles d'Irlande, a présenté au Conseil un nombre d'exemplaires du dernier journal de cette Société, contenant les essais du Dr. Apjohn sur le sujet des engrais de poisson, lus récemment devant ses membres.

Tonte des Moutons.—M. Caird a soumis à l'inspection du Conseil un des nouveaux instrumens pour tondre les moutons, inventé par M. Henry Francis, de West Strand, Londres, avec des témoignages de son utili-

té. Le professeur Simonds a exprimé son approbation de l'instrument en question.

Le Conseil ayant ordonné que ses remerciements fussent faits pour les écrits qui lui avaient été adressés, s'est ajou. né jusqu'à sa réunion mensuelle, qui doit avoir lieu incrédi prochain, 1er mars.

Conseil Hebdomadaire, 21 mars. M. Pusey, président, au fauteuil.

Engrais Gélatineux et Salins.— M. Tuckett, de Lonco, Looe, dans Cornwall, a communiqué les résultats d'épreuves faites par lui, pour convertir les rebuts de poisson en engrais; et un exposé de sa méthode pour réduire, dans l'espace de trois heures, des substances animales en une pulpe ou gelée, avant qu'elle soit étendue d'eau pour l'arrosoir à engrais liquide, ou mêlée avec une poudre fine pour être répandue avec la semence. Il a aussi fait allusion au mode qu'il emploie pour séparer les principaux éléments de l'engrais de la liqueur gazeuse, en la saturant de sel commun, et la filtrant ensuite à travers une couche de charbon de terre pulvérisé, mêlé avec les deux tiers de sa quantité de terre argileuse séchée. M. Tuckett a suggéré en même temps qu'on devrait faire des recherches sur les côtes septentrionales de l'Afrique, particulièrement dans le territoire de Tunis, afin d'y trouver des nitrates de potasse et de soude. Il pensait que le temps présent était favorable pour faire de telles recherches dans des provinces soumises à la domination mahométane, et il cita divers extraits des voyages du Dr. Shaw dans ces régions, faisant voir la fertilité naturelle qui avait régné, de temps immémorial, dans certains districts, en conséquence, apparemment, de la forte imprégnation nitreuse à laquelle le sol était constamment assujéti. Le président en a pris occasion de communiquer l'exposé suivant, qui lui avait été adressé par M. Dyce Nicol, à qui il avait été adressé par l'homme d'affaires de ce monsieur, dans Kincardineshire.

La terre sur laquelle l'expérience suivante a été faite était un marais tourbeux, asséché en 1850, égoutté parfaitement, et où six pouces d'argile avait été répandue sur toute la surface; les seules récoltes qui avaient été produites étaient de l'avoine, semée avec de la graine de foin. "En mars dernier, j'ai répandu sur la nouvelle prairie 2 quintaux de nitrate de soude, avec un quintal de sel; sur une autre partie, 4 quintaux de guano; et il n'a pas été employé d'engrais sur le reste du champ.

Le nitrate a donné, par acre impérial, 300 stones de foin, à 9d. par stone de 22lbs. . . . £11 5 0

Le guano a donné 270 stones, valeur. 10 2 6

La terre sans engrais, 140 stones, valeur. 5 5 0

"Indépendamment de l'augmentation du poids du foin par le nitrate, je préfère cet engrais pour les nouvelles ou les vieilles prairies, attendu qu'il paraît ne pas exiger beau-

coup d'humidité pour pénétrer jusqu'aux racines des plantes. Une sorte rosée, dans le cours d'une nuit, a paru suffisante à cette fin, et environ trente-six heures après son emploi. L'herbe est devenue luxueuse et d'un beau gris-vert, tandis qu'à fallu au guano une bonne ondée pour faire partir la crue; à moins d'une telle chute de pluie, il ne fait pas un bon effet. Mon expérience sur l'avoine et l'orge, l'année dernière, m'a porté à préférer le guano pour ces récoltes. J'ai répandu 1½ quintal de nitrate sur une portion, et 3 quintaux de guano sur une autre; mais l'avoine engraisée à la surface avec du nitrate a conservé une couleur bleuâtre pendant toute la saison, et n'a pas mûri également, et l'épi est demeuré mou; tandis que celle qui avait été engraisée avec du guano a mûri également, et avait un épi plus dur, et pesait plus. La terre sur laquelle l'expérience a été faite, n'avait pas produit de récolte auparavant, et c'était une terre végétale mousseuse mêlée d'argile."

Mortalité parmi les Agneaux.—Il a été lu des lettres de M. Dorrien, de Sussex, et de M. Creswell, du Leicestershire, au sujet de la mortalité qui règne parmi les agneaux. Le cas de M. Dorrien a été considéré comme un accident ordinaire; mais celui de M. Creswell a paru nouveau tant aux bergers qu'au professeur Simonds. L'exposé suivant de M. Creswell a été lu, et le professeur Simonds a eu instruction de visiter ces agneaux, et de faire rapport des circonstances dans lesquelles la mortalité avait lieu, et pouvait être le plus efficacement prévenue.

{ "Ravenstone, Ashby-de-la-Zouch, 20 mars, 1854.

"J'ai été fort étonné, en voyant les bouches de mes agneaux ulcérées. Le mal commence ordinairement au palais de la bouche et aux gencives, et augmente tellement que les agneaux ne peuvent plus tetter, et ils meurent, au bout de quelques jours. J'en ai perdu trois en une seule nuit. Mes agneaux sont de la race pure de Leicester, et sont conséquemment de beaucoup de valeur. J'ai essayé l'alun et le borax, mais sans aucun bon résultat. Quelquefois la maladie se communique au pis de la mère. J'essaie maintenant l'acide nitrique étendu d'eau. Dans un examen fait *post mortem*, nous avons trouvé le péricarde très ulcéré, et les poumons un peu atteints de la maladie. Comme de raison, nous faisons boire du lait aux agneaux très fréquemment, et j'ai donné à tous des doses d'huile de castor."

GRANDE VENTE DE BÊTES A CORNES A GUELPH.

La grande vente d'animaux de M. Parsons a eu lieu exactement comme elle avait été annoncée dans le *Colonist* et autres journaux, mardi, 27 de ce mois (de juin), à la résidence de M. Parsons, ferme de Cudasse, près de Guelph. La vente a été probablement la plus considérable de cette sorte, et les prix réalisés les plus hauts,

prix en total, qui aient jamais été obtenus dans le Haut-Canada. Les moutons et les pores annoncés n'ont pas été vendus, l'enchère ayant commencé à une heure trop avancée de la journée. M. Parsons avait préparé des rafraichissements pour les acheteurs et les visiteurs, de la manière la plus hospitalière et sur le ton le plus élégant. Nous avons été favorisé d'une liste des animaux vendus et des prix obtenus, avec les noms de quelques-uns des acheteurs; on la trouvera ci-dessous. On verra aussi que le revenu total de la vente s'est monté à quatre mille quatre cents piastres, \$1,100.

Nous sommes informé par des messieurs qui se sont trouvés à la vente, que les récoltes, dans le comté de Waterloo, ont une belle apparence, quoique d'autres aient dit que le blé d'automne avait été beaucoup endommagé par le froid de l'hiver et les gelées du printemps. Il y a dans le même comté une grande étendue de terre en jachère, pour être ensimencée en blé d'automne, dans la saison, et une grande partie de cette jachère est dans le meilleur état.

Voici la liste des animaux vendus:—

Vaches et Genisses.

Young Lady-day, âgée de 10 ans.	\$140
Red Lilly, 10 ans.	90
Laura, 2me, 5 ans.	180
Lady Ann, 4 ans.	195
Lilly, 2me, 5 ans.	300
Lilly, 3me, 4 ans, achetée par le major Beresford, de Whitechurch	340
Red Rose, 2me, 3 ans.	100
Red Rose, 3me, 2 ans.	235
Lady-day, 2me, 2 ans.	235
Lilly, 4me, 11 mois.	100
Lady Ann, 2me, 2 mois et 1 semaine.	155
Laura, 4me, 5 semaines.	100
Cicily, 2me, 5 ans, R. L. Denison, de Toronto	42
Strawberry, 8 ans.	51
Tiny, 8 ans, le major Beresford.	53
Dolly, 5 ans.	44
Jessy, 4 ans.	36
Dairy, 3 ans, E. W. Thompson, de Toronto	53
Cowslip, 5 ans, M. Wright.	61
Diana, 3 ans.	37
Ruby, 3 ans.	65
Beauty, 3 ans.	39
Spot, 3 ans, R. L. Denison, de Toronto	37
Florence, 2 ans.	40
Jane, 2 ans.	37
Lucy, 2 ans.	36
Splendor, 2 mois.	30
Fancy, 1 mois.	18
Betty, 4 semaines.	16
Blossom, 23 jours.	10

Veaux Mâles.

1er blanc, 2 mois.	35
2me rouge-rouan, 5 semaines.	27
3me blanc, 2 mois.	20
4e blanc, 1 mois.	11

Taureaux à Courtes Cornes.

Adam, 4 ans, le major Beresford.	240
--	-----

Culasse, 14 mois.....	275	et à la manufacture du cordage et du papier.
Don 2 1/2 mois.....	150	Il dit que dans les plantes à fibres blanches,
Don 7 mois.....	155	telles que le chanvre à cordes d'ares, l'aloès,
Don 3 semaines.....	80	la pita-fibre, l'ananas, et surtout le plantain,

Une Immense Grange — Les Shakers (Quakers) d'Enfield bâtissent une grange de granite pour leurs vaches. Elle doit avoir cinquante-cinq pieds de longueur, sur de cinquante de largeur, et coûtera probablement quinze mille piastres. M. Elkins, l'architecte, donne la description suivante du bâtiment.

La location et les arrangements de cette grange gigantesque sont, à plusieurs égards, tout particuliers, et seront sous tous les rapports, admirables. Ses murs extérieurs sont de pierre, et son toit sera couvert en ardoise. Elle est placée en travers d'une jolie ravine, qui s'élargit en partant d'un banc de roche, et elle sera arrangée de sorte que les voitures chargées de foin ou de paille pourront entrer par l'un ou l'autre pignon, verser leur charge dans l'aire ou au-dessous, passer et s'arrêter par l'autre pignon. Une telle situation leur a permis d'étendre la cave par toute la longueur, pour recevoir les engrais, tant solides que liquides, qu'on empêché de filtrer ou de s'échapper au-dessous, au moyen d'un plancher de madriers posé sur une couche d'argile façonnée comme un lit de mortier. La descente ou pente du terrain, sur le derrière de la grange, rend l'entrée et la sortie de la cave commode et facile, pour y mettre ou en ôter de la vase d'étang ou du fumier. Les vaches seront toutes attachées du côté du sud de la grange, et dans une étable longitudinale continue de seize pieds de largeur, avec murs enduits de mortier et de chaux, et laissent un mur de quatre pieds derrière les gouttières, et un corridor, au passage, entre les crèches et les greniers à foin, du côté nord (les greniers entretiennent la chaleur de la grange) assez large pour qu'une charette y puisse passer; ce qui est quelquefois commode, quand on nourrit en vert.

Les échafauds qui sont au-dessus des vaches constituent les dépôts les plus convenables pour la litière, qu'on laisse tomber par une trappe, derrière les vaches, et si on les partage en chambres séparées, ils peuvent servir comme office, grenier, et bureau pour le bouvier. Tous ces arrangements font de cette grange le bâtiment de la sorte le plus commode, et peut-être aussi, le plus dispendieux qu'il y ait en Amérique. Sa hauteur, à aller aux bords des toits, sur le derrière, doit être de trente-six pieds; celle des étibles, de huit pieds, (y compris la charpente), et celle des échafauds de seize pieds. Le plancher d'en-haut est à quatre pieds au-dessous des bords des toits.

SUBSTITUTS INDIENS AU CHANVRE DE RUSSIE.

A la dernière assemblée de la Société des Arts, le Dr. Forbes a lu un essai sur les "Fibres Indiennes" propres aux fabriques,

et à la manufacture du cordage et du papier. Il dit que dans les plantes à fibres blanches, telles que le chanvre à cordes d'ares, l'aloès, la pita-fibre, l'ananas, et surtout le plantain, nous avons des ressources illimitées de matériaux, non-seulement pour la fabrication de papier, mais encore pour celle du cordage, et des matières qui rivaliseraient le chanvre et les fibres en fabriques de différentes qualités; et quoiqu'elles puissent n'être pas propres à faire des nœuds, elles seraient cependant des cordes d'une force considérable. Parmi les plantes malvacées et légumineuses, ou celles parmi lesquelles on a trouvé le *sum* de l'Inde, avec la *jute* parmi la famille des tilleuls, nous avons une variété de produits à bon marché, parce que les plantes peuvent être produites aisément et leurs fibres séparées avec facilité. Si nous avions besoins de fibres de toute la force du chanvre de Russie ou de Pologne, nous pourrions trouver cette propriété, non-seulement dans le chanvre de l'Himalaya, mais encore dans les différentes espèces d'orties qui revêtent le pied de cette rangée de montagnes, depuis Assam jusqu'à Sutlej. Une des dernières, la fibre de *rheea*, non-seulement se vendrait à meilleur marché que toute autre, mais en fait de force, elle ne céderait à aucune de celles qu'on importe présentement. Avec cette fibre on a fait un câble de cinq pouces, et elle a été éprouvée à la manufacture de cordes de MM. Huddart, où l'on a trouvé que chaque pouce carré fait de la *rheea* sauvage porta, dans la première expérience, 844lbs., et dans la seconde, 894lbs., et celui fait avec la fibre de *rheea*, 90lbs., tandis que la force moyenne de la corde faite avec le meilleur chanvre n'a été, d'après de nombreuses expériences, faites de 1803 à 1808, que de 805lbs. par pouce carré. En décembre dernier, il a été fait des expériences aux magasins militaires de la Compagnie des Indes, avec des fibres d'égale pesanteur et d'égale longueur. Le poids par lequel chaque fibre a été cassée a été ainsi constaté: chanvre de St. Pétersbourg, 160lbs.; chanvre de Jubulpore, 910lbs.; fibre de Wuckonnar, (plante commune dans toute l'Inde), 190lbs.; herbe de la Chine, 250lbs.; fibre de *rheea*, 320lbs.; *rheea* sauvage d'Assam, 343lbs.; et chanvre de Kote Kangra, pas de rupture à 400lbs. Ce chanvre est le *canabis sativa* des botanistes, et est cultivé dans toutes les parties de l'Inde, à cause de la propriété envrante de ses feuilles.

Le Dr. Royle dit en finissant que la cour des directeurs avait commandé 20 tonneaux de fibre de *rheea*, ainsi que du chanvre des Himalayas, pour les envoyer ici de bonne heure pour essai. Un grand nombre d'échantillons des différentes variétés d'articles qui en ont été fabriqués, ont été déposés aux Salles de la Société des Arts pour inspection pendant quelques jours.

CHOUX.

Il n'y a pas de végétal dont on puisse tirer autant de profit que du chou. J'ai si souvent parlé des 18,000 pommes de choux nous avons des ressources illimitées de matériaux, non-seulement pour la fabrication de papier, mais encore pour celle du cordage, et des matières qui rivaliseraient le chanvre et les fibres en fabriques de différentes qualités; et quoiqu'elles puissent n'être pas propres à faire des nœuds, elles seraient cependant des cordes d'une force considérable. Parmi les plantes malvacées et légumineuses, ou celles parmi lesquelles on a trouvé le *sum* de l'Inde, avec la *jute* parmi la famille des tilleuls, nous avons une variété de produits à bon marché, parce que les plantes peuvent être produites aisément et leurs fibres séparées avec facilité. Si nous avions besoins de fibres de toute la force du chanvre de Russie ou de Pologne, nous pourrions trouver cette propriété, non-seulement dans le chanvre de l'Himalaya, mais encore dans les différentes espèces d'orties qui revêtent le pied de cette rangée de montagnes, depuis Assam jusqu'à Sutlej. Une des dernières, la fibre de *rheea*, non-seulement se vendrait à meilleur marché que toute autre, mais en fait de force, elle ne céderait à aucune de celles qu'on importe présentement. Avec cette fibre on a fait un câble de cinq pouces, et elle a été éprouvée à la manufacture de cordes de MM. Huddart, où l'on a trouvé que chaque pouce carré fait de la *rheea* sauvage porta, dans la première expérience, 844lbs., et dans la seconde, 894lbs., et celui fait avec la fibre de *rheea*, 90lbs., tandis que la force moyenne de la corde faite avec le meilleur chanvre n'a été, d'après de nombreuses expériences, faites de 1803 à 1808, que de 805lbs. par pouce carré. En décembre dernier, il a été fait des expériences aux magasins militaires de la Compagnie des Indes, avec des fibres d'égale pesanteur et d'égale longueur. Le poids par lequel chaque fibre a été cassée a été ainsi constaté: chanvre de St. Pétersbourg, 160lbs.; chanvre de Jubulpore, 910lbs.; fibre de Wuckonnar, (plante commune dans toute l'Inde), 190lbs.; herbe de la Chine, 250lbs.; fibre de *rheea*, 320lbs.; *rheea* sauvage d'Assam, 343lbs.; et chanvre de Kote Kangra, pas de rupture à 400lbs. Ce chanvre est le *canabis sativa* des botanistes, et est cultivé dans toutes les parties de l'Inde, à cause de la propriété envrante de ses feuilles.

Le Dr. Royle dit en finissant que la cour des directeurs avait commandé 20 tonneaux de fibre de *rheea*, ainsi que du chanvre des Himalayas, pour les envoyer ici de bonne heure pour essai. Un grand nombre d'échantillons des différentes variétés d'articles qui en ont été fabriqués, ont été déposés aux Salles de la Société des Arts pour inspection pendant quelques jours.

Il n'y a pas de végétal dont on puisse tirer autant de profit que du chou. J'ai si souvent parlé des 18,000 pommes de choux nous avons des ressources illimitées de matériaux, non-seulement pour la fabrication de papier, mais encore pour celle du cordage, et des matières qui rivaliseraient le chanvre et les fibres en fabriques de différentes qualités; et quoiqu'elles puissent n'être pas propres à faire des nœuds, elles seraient cependant des cordes d'une force considérable. Parmi les plantes malvacées et légumineuses, ou celles parmi lesquelles on a trouvé le *sum* de l'Inde, avec la *jute* parmi la famille des tilleuls, nous avons une variété de produits à bon marché, parce que les plantes peuvent être produites aisément et leurs fibres séparées avec facilité. Si nous avions besoins de fibres de toute la force du chanvre de Russie ou de Pologne, nous pourrions trouver cette propriété, non-seulement dans le chanvre de l'Himalaya, mais encore dans les différentes espèces d'orties qui revêtent le pied de cette rangée de montagnes, depuis Assam jusqu'à Sutlej. Une des dernières, la fibre de *rheea*, non-seulement se vendrait à meilleur marché que toute autre, mais en fait de force, elle ne céderait à aucune de celles qu'on importe présentement. Avec cette fibre on a fait un câble de cinq pouces, et elle a été éprouvée à la manufacture de cordes de MM. Huddart, où l'on a trouvé que chaque pouce carré fait de la *rheea* sauvage porta, dans la première expérience, 844lbs., et dans la seconde, 894lbs., et celui fait avec la fibre de *rheea*, 90lbs., tandis que la force moyenne de la corde faite avec le meilleur chanvre n'a été, d'après de nombreuses expériences, faites de 1803 à 1808, que de 805lbs. par pouce carré. En décembre dernier, il a été fait des expériences aux magasins militaires de la Compagnie des Indes, avec des fibres d'égale pesanteur et d'égale longueur. Le poids par lequel chaque fibre a été cassée a été ainsi constaté: chanvre de St. Pétersbourg, 160lbs.; chanvre de Jubulpore, 910lbs.; fibre de Wuckonnar, (plante commune dans toute l'Inde), 190lbs.; herbe de la Chine, 250lbs.; fibre de *rheea*, 320lbs.; *rheea* sauvage d'Assam, 343lbs.; et chanvre de Kote Kangra, pas de rupture à 400lbs. Ce chanvre est le *canabis sativa* des botanistes, et est cultivé dans toutes les parties de l'Inde, à cause de la propriété envrante de ses feuilles.

La méthode la plus approuvée, que je sache, pour la culture des choux, est celle que pratique M. Mason. Il retourne le gazon, à la profondeur de 8 ou 9 pouces; répand une couche de compost bien pulvérisé, fait dans sa basse-cour, de matières mélangées recueillies sur la grève; herse la terre jusqu'à ce que l'engrais soit complètement incorporé avec le sol; rayonne à assez de distance pour que le "cultivateur" puisse passer entre les rangs; sème la graine dans des fosses éloignées l'une de l'autre d'à peu près un pied. Lorsque les plantes sont assez hautes, il les éclaircit de manière à ne laisser que la plus vigoureuse dans chaque fosse; et subseqüemment, il tient la terre bien meuble et exempte d'herbes nuisibles, et épie la première apparition des vers. De cette manière, il s'assure une récolte de choux à têtes aussi uniformes que si c'étaient autant de pois. J'ai souvent été témoin de cette culture, et je sais qu'il n'y a ni illusion ni déception. Les propriétés fertilisantes dégagées par la décomposition de l'herbe recouverte par les tranches renversées, conservent les plantes saines pendant les sécheresses des mois d'Août et de Septembre, et la riche couche d'engrais employée donne de la santé et de la vigueur à toute la plante. Je n'ai jamais vu une plus belle crue de végétation que les champs de choux de M. Mason.— *John W. Proctor, Trans. des Soc. d'Agr. de Mass., 1853.*

MOYEN D'ÉLEVER DE BEAUX ANIMAUX.

Mettez-vous dans l'esprit une idée correcte de la sorte d'animal que vous voulez pour l'élevage. Alors procurez-vous une vache ou genisse saine et jeune, mais pour-tant d'âge à porter, approchant, autant que possible, de la peinture idéale que vous vous en êtes faite. Examinez soigneusement à quel égard elle est défectueuse, et trouvez un bureau de la même race, proportionnellement plus petit qu'elle, ayant ses bonnes qualités, mais surtout excellent, à où elle

est *défaillante*. C'est là une chose de la plus grande importance. Que le mâle soit plus âgé que la femelle, mais pas de beaucoup. Lorsque la femelle sera pleine, donnez-lui une nourriture riche en albumen, gluten, et phosphates, mais ne permettez pas qu'elle devienne grasse. Lorsque la vache aura vêlé, augmentez sa nourriture et ajoutez-y un peu plus de matière carbonacée (amidonreuse ou huileuse). Lorsque le veau pourra manger, et particulièrement, durant le premier hiver, donnez-lui en abondance des alimens verts, et de l'avoine ou du sarrasin moulu, préférablement à du blé d'Inde; et à moins qu'il ne lui arrive quelque accident, vous êtes moralement certain d'avoir un animal supérieur. Il n'y a guère d'accident ou défaut de succès à craindre que quand le mâle et la femelle sont de race bâtarde, ou de "grade," ou quand la vache a déjà été accouplée, surtout pour la première fois, avec un taureau inférieur, ou d'un sang remarquablement différent du sien. Quand la femelle est de grade, ou de race mélangée, vous ne pourrez jamais savoir si sa progéniture ne ressemblera pas à quelque autre sans leur, de son temps, mais dans ces cas mêmes, le succès est encore probable. S'il vous en coûte beaucoup pour vous procurer un taureau de valeur, ne comptez pas sur une vache dont vous ne connaissez pas la généalogie; servez-vous plutôt d'une genisse qui n'a pas encore porté, quand même elle ne paraîtrait pas aussi parfaite que l'autre. C'est là une règle importante dans la pratique. De l'observation de ces règles, ou prescriptions, semble dépendre tout le secret de bien élever les animaux des races établies. Si vous désirez former une nouvelle race, comme Collin ou Bakewell, vous devez vous mettre de vous-même au fait du sujet, car ces messieurs n'ont jamais rendu compte de la manière dont ils s'y prenaient; et ils ont probablement autant dû à la bonne fortune qu'à l'intention. Lorsqu'on croise deux races très distinctes, comme le mouton mérino et celui de Leicester, ou le cheval de trait et le coursier, il est besoin de beaucoup plus d'expérience et de savoir, si l'on veut qu'il résulte quelque chose de bon de ces croisemens directs.

L'Approvisionnement de Guano Péruvien.—Le contre-amiral Moresby, commandant en chef de l'escadre de la station de l'Océan Pacifique, a fait tenir à l'avanturât des dépêches contenant une estimation faite par M. McIntosh, instructeur naval à bord du vaisseau de sa majesté, *Portland*, de la quantité de guano qui peut rester sur les îles de Chineha; voici l'estimation de M. McIntosh: "Quantité restant sur l'île du nord, 5,500,000 tonneaux; sur l'île du centre, 1,500,000 tonneaux; sur l'île du sud, 1,600,000 tonneaux; total 8,600,000 tonneaux." Le contre-amiral Moresby exprime sa confiance dans l'estimation de M. McIntosh, et observe: "D'après les plans et élévations de M. McIntosh, et d'après l'examen que

j'ai fait moi-même, et les renseignemens que j'ai obtenus de ceux des habitans de ces îles qui sont au fait de l'exploitation, je suis d'opinion qu'au taux moyen de l'exportation de guano qui se fait présentement, les îles seraient épuisées de guano vendable sur les marchés d'Angleterre, dans 8 ou 9 ans."

PROGRÈS DE LA CULTURE DU LIN EN IRLANDE.

En 1848, il y avait en Irlande, 53 863 acres de terre cultivée en lin; en 1849, 60,314; en 1850, 91,040; en 1851, 138,619; et en 1852, 136,009 acres. Cette année, il y a en Irlande 175,495 acres en lin, faisant une augmentation de 29 pour cent de plus que l'année dernière, et de 220 pour cent de plus qu'en 1848. Estimant la valeur de la récolte à £15 par acre, terme moyen, on trouve qu'à la pace des £800,000 que les producteurs de lin ont réalisés en 1848, le rapport de cette année s'est élevé à £2,010,135. Dans les provinces de Leicester, Munster et Connaught, le produit est de 22 pour cent au-dessus de celui de l'année passée, et de 136 pour cent au-dessus de celui de 1848, la production ayant augmenté constamment de manière à passer de 2,663 acres, en 1841, à 14,271 acres, cette année.

LA CRUE ET L'APPRET DU LIN DANS LE YORKSHIRE.—Une assemblée de personnes intéressées à la crue et à la préparation du lin a eu lieu au palais de justice de Leeds, jeudi après-midi, afin de considérer le meilleur moyen d'avancer la culture de cet article de grande importance pour le commerce de Leeds. Des particuliers influents de Leeds ayant résolu de lever et d'approprier annuellement la somme de £100 et plus pour l'avancement de l'objet en vue, l'assemblée a été tenue pour décider du mode d'après lequel l'argent serait employé avec le plus d'avantage. Il a été déterminé que trois prix seraient offerts, à la prochaine Exposition Annuelle de la Société d'Agriculture du Yorkshire, qui aura lieu à Ripon, en août, 1854, d'abord, pour les meilleurs échantillons de lin crû dans les limites de 10 milles de Leeds, deuxièmement pour le meilleur échantillon de paille de lin crûe dans le Yorkshire, et troisièmement pour le meilleur échantillon de lin séché crû dans le Yorkshire. Il est probable qu'il sera perçu d'abord assez d'argent pour suffire à plusieurs années. Nous apprenons qu'il y a sur pied un projet semblable pour la production de la laine.—*Leeds Mercury.*

Decouverte de Guano.—Un correspondant de Washington du *Daily Times* de New-York dit: "On a reçu de M. Vallent la nouvelle de la découverte de grands dépôts de Guano, sur l'île de Gallipagos, à la hauteur de la côte d'Escudador, située à une distance entre San Francisco et le Cap Horn."

FERMES A ENGRAIS LIQUIDES.—M. Littledale, de Liverpool, a introduit, il y a quelque temps, l'irrigation, au moyen de la mèche à engrais liquide et de la pompe à vapeur, sur sa ferme à laiterie bien connue, à Seacombe, d'après des plans dressés par M. Fon, de Lincolnshire. Les arrangements sont bien meilleurs que ceux de Tip-tree; mais s'ils devaient être faits de nouveau, nous avons entendu dire qu'on se servirait d'une pompe sur le plan de M. Sphold, tel que montré à la grande exposition de Hyde Park. Sur la ferme d'Emmett's Grange, sur Exmoor, appartenant à M. Smith, l'engrais liquide est transporté, sans pompes ni mèches, sur les côtés d'un terrain en pente, par les cours d'eau ouverts de prairies incultes. Par ce moyen, plus de 100 acres de terre, qui ne valaient pas £2, ont été amenés à obtenir une rente de £4 par acre. Le dernier système a été décrit dans les transactions de la Société Royale d'Agriculture.

PRIX EN GROS DU MARCHÉ DE MONTRÉAL. Taux auxquels les Produits sont achetés des Cultivateurs.

- Foin, les 100 bottes, vieux, point d'offert.
- Do do nouveau, de 12 à \$14.
- Paille, do point d'offerte.
- Œufs, la douzaine, de 9d. à 10d.
- Beurre frais, la livre, de 1s. 2d. à 1s. 4d.
- Beurre en tinettes, de 9d. à 11d.
- Fromage canadien, point d'offert.
- Blé, le minot, de 7s. 3d. à 7s. 6d.
- Orge, do, point au marché.
- Seigle, do, do.
- Avoine, do, de 2s. 9d. à 3s.
- Maïs, do, de 3s. 6d. à 3s. 9d.
- Sarrasin, do, point.
- Pois, do, de 5s. 9d. à 6s.
- Il ne vient que très peu de grain au marché.
- Bœuf, les 100lbs., de 6 à \$8.
- Porc, do, de 7½ à \$8½.
- Moutons, par carcasse, de 3 à \$6.
- Agneau, do, de 2 à \$3.
- Veau, do, de 2 à \$3.

BUREAU D'AGRICULTURE.—BAS-CANADA.

A VIS.

LES SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE DE COMITÉ ET SECTIONNELLES régulièrement organisées dans le Bas-Canada, qui n'ont pas encore envoyé au Souverain leurs LISTES attestées de MEMBRE, ni PAYÉ leurs SOUSCRIPTIONS pour la présente année, sont requises de la faire dans le plus court délai possible, afin qu'elles soient dûment rapportées à l'Hon. Ministre de l'Agriculture, et que l'Octroi du Gouvernement auquel chacune peut avoir droit, puisse être demandé.

Par ordre, W. W. EVANS, Secrétaire-Trésorier du B. O. A. Montréal, 29-Juillet, 1854.

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE No. 1, DU COMTÉ DE CHAMBLY. L'EXPOSITION ANNUELLE des Bestiaux, etc., etc. de cette Société aura lieu sur le terrain du Palais de Justice, dans le Village de ST-JEAN, MARDI, le VINGT-SIXIÈME JOUR de SEPTEMBRE précédant à DIX heures A. M. L. L. ROY, S. T. S. AGENT, C. C.

PAGE

MISSING

PAGE

MISSING

